

«LES LETTRES DE MON MOULIN A STRONK»

Stronk atao !!



LES HISTOIRES DOUARNENISTES
D'YVONNE JAOUEN ET JEAN PENCALET

ILLUSTRATIONS DE CHARLES KERIVEL

**DANS LA MÊME COLLECTION
DES MÊMES AUTEURS :**

**Le moulin
à stronk...**



**LES HISTOIRES DOUARNENISTES
D'YVONNE JAOUEN ET JEAN PENGALET**

ILLUSTRATIONS DE CHARLES KERIVEL

«LES LETTRES DE MON MOULIN A STRONK»

Stronk atao!!



**LES HISTOIRES DOUARNENISTES
D'YVONNE JAOUEN ET JEAN PENCALET**

ILLUSTRATIONS DE CHARLES KERIVEL

dépôt légal — 2^e semestre 1983
Achevé d'imprimer en Juin 1983
sur les presses de l'Imprimerie de l'Iroise - Rue F. Lettré - Brest 29200

reproduction interdite sans l'accord des auteurs

ENVOI PAR CORRESPONDANCE :
Ecrire à Yvonne JAOUEN, 16, rue du Père Maunoir
292100 DOUARNENEZ
(joindre un chèque de 35 F par exemplaire demandé)



OOHMMADOUÉ
BÉNIGUET...
QUELLE ABADENN
D'ALLER FAIRE SON
MARCHÉ DANS
CE PAYS!!!

Conversation I

Soaz — Chessus Marie-Jeanne, c'est pas vous ? Depuis tout le temps que je vous avais pas vue ! Gastou, vous êtes tout raguennée, tout bronzée, tout rajeunie : comme une aut' à vot' place ! Pennoz ?

Marie-Jeanne — Si vous saviez tout de où je suis à venir ! Un grand périple spontus j'ai fait ! Sûr que je suis restée plus longtemps que prévu avec mon tour !

Soaz — Mais comment Jos qui voulait pas bouger son derrière de Douarnenez a fait pour partir ?

Marie-Jeanne — Omma, çui-là est resté après moi ! Tant pire pour lui ; vous voulez pas venir, restez sûr ! Moi je suis pas gênée avec vous, je lui ai fait ; parement je vais pas attendre que je sois veuve pour voyager ! Des années que ma fille Yvonne qui est installée à Paris est à nous supplier d'aller ...

"Quand vous viendrez voir la maison, man ? Toutes mes amies sont à faire venir leurs parents un petit tour en hiver et vous toujours boutès ! A croire que vous êtes à faire le fi sur moi parce que je suis mariée de contre un bigouden" !

Oh, non ! que je lui faisais : çui-là, c'est un homme plein la main, un peu donn mais il est un charmant ! Vous savez bien que je peux pas aller seule : vot'père veut pas partir, son derrière est collé du glazen pire qu'un birinic de son rocher !

Mà, cet hiver, je me suis dit en moi-même, j'irai seule, sûr ! Jos est bien, y a le téléphone maintenant dans la maison quoi qu'il puisse arriver et le midi et le soir, il peut aller manger chez sa fille Janine qui est à habiter pas loin ! Quoi de mieux pour lui : son tour du port le matin, ses cartes l'après-midi, sa télé le soir et la paix de moi en plus puisque je suis sensément toujours sur son dos !

Soaz — Alors Marie-Jeanne, vous êtes partie seule à Paris ... comme une grande ?

Marie-Jeanne — Oh ! j'étais pas trop fière à monter dedans le train ... mais j'ai pris sur moi ! Il aurait fallu me voir arriver à Montparnasse — on dit soublée — avec mes valises, mon kouing-amann, mes crabes et attraper un grand plonge tout le long de mon corps pour commencer, dans un tapis roulant : çà, c'est plus de mon âge !

Soaz — Et Paris, bien Paris ?

Marie-Jeanne — On peut pas dire que c'est pas bien ; de beaux monuments, vat ! Mais ... çà vaut pas Douarnenez ! On connaît pas un chat, on trouve personne de qui causer ! Toujours la grande presse sur leur dos, toujours à kantenner ! Pourtant là y aurait de quoi fistiller sur le dos de certains parce que y a des goubaris ... et des formes plus ou moins !

Mà au bout de quinze jours j'étais prête à rentrer, ma fille qui me dit :

"Man, nous on part à la neige, pourquoi tu viens pas avec nous pour garder les enfants" ?

A mon âge ! Moi quand y a un peu de verglas dans la rue des Plomarch, je sors pas mon derrière de chez moi tant j'ai peur de faire une riskadenn !

Soaz — Vouï, comme de juste ! Chez nous, on n'est pas froid, on préfère la pluie, pas ! Et puis qu'est-ce Jos aurait dit !

Marie-Jeanne — Oh, ma pauv' ! On téléphonait tous les deux soirs à la maison pour savoir si çà allait et qui était mort sur le journal ! Mais quand je lui ai dit : Jos, peut-être il serait temps à moi de venir à la maison ! Il m'a fait :

"Déjà ! moi j'ai jamais été aussi bien que maintenant : que les pieds à mettre sous la table, la grande tranquillité sur mon dos" !

Là, j'ai été plus que vesquée, je lui ai refait : eh ben puisque c'est comme çà, vous aurez encore la paix de moi car moi je rentre plus, je pars aux sports d'hiver, je vais faire du ski avec les enfants ! Et alors il me dit :

"Très bien sûr ; mais bleujez pas trop sinon y aura arouenn des avalanches avec vous" !
Ah, sell ä on orch, je suis allée !

Soaz — Vous , vous êtes une dégourdie, Marie-Jeanne ! Allès da gridi, c'est pas moi qui aurais jamais osé faire çà au mien ! Néked pochub, j'aurais été mangée ! Et la neige, comment c'était ?

Marie-Jeanne — La neige ? Oh, ben c'était ... froid, quoi ! Mais vous savez pas le mieux ? Un soir ma fille qui dit : et si on allait manger des crêpes, y a une crêperie dans la station ! Très bien que je lui fais, çà nous changera les idées car il faut vous dire que mon gendre y avait une figure de lui tous les jours à rentrer du ski ! Pas très dorné le garçon ! De l'heure, il était sur son dos ! Heureusement que je pars toujours avec mon Synthol, il était blonssé de partout. Sans compter que cet après-midi là, il n'avait rien trouvé de mieux que d'aller planter à benn dans un sapin !



Mà, arrivée à la crêperie, à peine j'ai goûté la première crêpe : de l'empoison ! C'est pas ça des crêpes, gar vez ! Je suis allée à la crêpière — une forme d'elle aussi et sa pâte plus que poulou-drée — et je lui ai dit : "c'est pas permis ça, donnez-moi vos choses et moi je vais vous montrer comment on fait des crêpes propres" ! Quand les gens ont commencé à goûter mes crêpes à moi, ils ont vu tousuite la différence ! Toutes les figures aises distu ! sauf le gendre qui faisait la mourren parce qu'il me trouvait dismégans ! Mm, na mad, na mad ! Un succès monstre ! Tous les clients à sauter de moi : "Madame, madame, faites-nous une crêpe encore" ! Alors j'ai dit : "Chacun son tour comme la pâte au four ! Mais moi d'abord je ne suis pas une madame, appelez-moi Tante Marianne ! Elles sont bonne mes crêpes, hein ! Moi je vais vous régaler avec mes krampouz douarnenistes" !



Soaz — Tout comme ça, Marie-Jeanne ! Ah, vous, vous êtes une as !

Marie-Jeanne — Mais attendez, le mieux c'est que je ne suis pas rentrée avec les enfants, je suis restée finir la saison là-bas ! Et encore on dit qu'on vaut plus rien passé un certain âge ! Jamais j'ai été si bien, pas fatiguées mes jambes du tout avec moi !

Soaz — Et Jos dans tout ça ?

Marie-Jeanne — Trois mois sans moi, ça lui a fait le plus grand bien ! Sur la fin, il était plus que enchanté que je rentre et maintenant y a jamais un mot plus haut que l'autre dans la maison ! Mais de toutes façons en arrivant je l'avais prévenu tousuite :

"L'hiver prochain, je repars adarrè ; on m'attend pour faire les crêpes" ! Et lui m'a dit : "J'irai avec vous ma merch ! J'ai envie d'essayer ... le ski de fond".

Soaz (profond soupir) — Ah ! comme c'est bien ça !

Marie-Jeanne — Mais partez aussi don, Soaz ! Restez pas coumouler là ! Pourquoi vous partez pas avec la Caisse ! ... Rara ! Avant on partait de la Caisse, lipped vite, mais maintenant on part avec la Caisse ... et ça c'est aut' chose ! Allez donner vot' nom pour aller !

Soaz — Peut-être que je vais faire comme vous me dites !

Marie-Jeanne — Sûr Soaz, il faut partir je vous dis ! Les voyages ... ça forme la vieillesse !

Jean PENCALET - Val Cenis, février 1982

des aventures de Tintin et Pilou III



– Marie ! Marie ! Vous bougez pas vot' derrière de l'après-midi ?

C'est Tante Jeanne qui, apostrophe ainsi sa voisine, elles habitent à toucher l'une de l'autre près de la place du Sémaphore .

Marie ouvre sa fenêtre, Jeanne est à tâter du linge qui sèche sur le mur d'en face.

– C'est que moi, Marie ! Je vais faire un tour voir mes morts ; je viens de passer ma main sur mes affaires en pendant et elles sont presque disarrées si bien que j'ai pas envie de les ramasser. Si jamais y avait un barré-glaou, vous iriez me les sauver ?

– Vous pouvez aller, Jeanne ; je ferai ! Vous regarderez comment elle est ma sœur ; s'il y a besoin d'un peu d'eau avec elle, vous ajouterez !

– Vell juste, Marie ! J'ai tout ce dont j'ai besoin avec moi !

Et Jeanne d'ouvrir son panier : il est à bloc ! une bouteille plastique pour l'eau, un petit balai brosse pour le tour des tombes, un chiffon propre pour les ardoises ! En tarluchant un peu dans le fond, vous y verriez une boîte de cirage incolore : ça, c'est pour le crucifix ! Un secret jalousement gardé par notre héroïne : "moi, je préfère quand les choses lintrent avec moi !"

La voilà partie, guillerette, vers les hauteurs de Ploaré tout en faisant dans sa tête le tour des tombes qu'elle doit aller voir et de se dire en elle-même :

– Faut pas que j'oublie la sœur de Marie, de lui mettre un peu d'eau ! Celle-là a jamais eu autant d'eau que depuis qu'elle est montée là-bas alors que c'est le vin qui l'a fait partir si vite ! Quand je pense que Marie faisait que dire, pour cacher sur elle, ma pauv' sœur est encore vidée alors que ... c'était pleine qu'elle était !

Et Jeanne de rire fort sur la rue ! Elle aime ça, rire ! Avec Tintin, son époux, y a eu souvent du goût, avec eux et avec les enfants ! Plein de plujadur dans la maison !

– Allès da gridi, elle est à se dire, j'ai crevé mon vent' de rire plus souvent qu'à mon tour ! Quand on voit la figure de certains, les airs de mater dolorosa, celles-là ont pas dû stotter dans leur culotte autant que moi j'ai fait ! Il faut dire aussi que Tintin était un bon ! Et il est toujours, même s'il est devenu un peu ran-ouenn avec l'âge ; il lui prend des drôles d'idées !

Par exemple, Jeanne peut pas supporter que Tintin soit tous les soirs en pendant de sa télé à regarder "les chiffres et les lettres" ! Elle a beau lui dire que ce sont des corrèzes, il lui faut le grand silence quand commence cette émission sur l'étrange lucarne. Et des mots dans la maison, pour l'orthographe de certains mots ! Combien de "r" vous mettez à "carotte" ? Combien de "s" à "gazon" ? Et des raisons si on se trompe !

Et maintenant son idée de vouloir faire les Grás ! A son âge, un homme de soixante quinze ans ! Il lui a dit : ce serait que pour le mercredi ... pour le jour des vieux, quoi !

Mà, pense-t-elle, méchance d'ici deux mois j'aurais eu le temps de lui faire changer d'avis à cet ostro-goth !

Perdue dans ses pensées, Jeanne a même pas su quand elle a pigné la crären de Ploaré et c'est, sans avoir perdu son haleine, qu'elle a entamé son grand tour de tombes !

Pour un grand tour, ça a été un grand tour qu'elle a fait, Jeanne ! Tout son monde y a passé : le ban et l'arrière-ban ! Et la sœur de Marie a eu droit à son eau, bien sûr !

Elle est même allée comme y avait personne dans les parages, sur sa belle-sœur fâchée et lui a sussuré :

– Han, vous êtes mieux là maintenant ! Tant de vie vous nous avez fait ! Pokès martyr soad, à manger le monde, vous vous êtes mangée !

Pour terminer, Jeanne s'est quand même octroyée une petite pause, assise sur la tombe voisine du monument familial, elle a fait une grande partie de blague avec sa mère ... décédée depuis cinq lustres déjà ! Et après dar guer !



Arrivée près de la place du Sémaphore, elle a vu tout de suite que son linge n'était plus là :
– Tiens, a-t-elle pensé en elle-même, au cimetière y a pas eu du fesson de pluie ; ici y a dû avoir et Marie aura ramassé mes affaires !

Et Jeanne de frapper chez Marie :

– Vous m'avez mis mes choses de côté ?

– Quoi, Jeanne ? Vot' linge est plus en pendant ? Non, c'est pas moi qui l'ai tiré !

– Si c'est pas vous qui avez été autour, peut-être que c'est Tintin alors ! Pourtant il a pas l'habitude !

Méchance, il a cru bien faire avant d'aller jouer cartes chez Henriette !

Jeanne est donc rentrée chez elle mais pas de trace de linge sec ! Quand Tintin est rentré, elle a plongé dessus :

- Tintin, c'est pas vous qui avez ramassé mon linge en pendant ?
- Pour qui vous me prenez ? Moi, je suis pas katellig, gar vez ! Je suis pas allé du tour de vot' linge !

Jeanne est tombée sur une chaise, effondrée, mais hurlante :

- Omma ! et on nous a volé not' linge ! Qui a pu me faire ça à moi ?
- Alertée par la máll chouaden, Marie, qui était que à veiller sur ça, est venue aux nouvelles en cassant son cou.

- Et alors, Jeanne ! Péra zo chroarved ?
- Mes affaires à sécher, elles ont été volées ! Je vais distu au commissaire !
- Vous allez pas pour si peu, a dit Tintin flegmatique.
- Si, je vais aller ! Y avait quelque chose à laquelle je tenais !
- Qu'est-ce que c'était alors ? a demandé Marie très intéressée.
- Y avait deux paires de chaussettes à Tintin et un vieux caleçon à lui aussi mais moi, mais moi ...

- Quoi, vous ? ont dit en chœur Tintin et Marie.
- Ma chemise de nuit, on m'a volé ma chemise de nuit !
- Allez pas faire tellement de reuz pour une chemise, avec la honte ! a coupé Tintin.
- Oh, ça c'est un mauvais homme ! a crié Marie. On voit que ça maintenant et quand la lune est à les travailler, ils volent tout les choses des femmes pour les mettre. A ma nièce, on lui a volé toutes ses petites culottes qui étaient à sécher, une nuit de pleine lune !

- Mais moi, c'était ma chemise ... pour aller !
- Vot' chemise pour être ... exposée ? a repris dans un souffle la voisine.
- Oui, juste ! Une superbe en pilou blanc, jolie, krann, doucig, une folie que je m'étais faite chez Anna Nédélec ! L'autre jour, quand le rhume de Jos est tombé sur sa poitrine, je suis allée voir comment étaient mes choses avec moi. Comme ma chemise était un peu jaune, je l'ai passée à l'eau ; andra né ket permetted !

- Mà, ma pauv' Jeanne, vous serez obligée d'aller vous chercher une neuve ! Et pas du pilou, on fait plus ça ! Les modes changent, vous prendrez une plus moderne, sûr ! C'est pas joli non plus, quand on est avec des choses démodées sur son lit !

Jeanne écouta le conseil de Marie. Dès le lendemain matin, elle courut s'acheter une chemise neuve au cas où on ne sait jamais, des fois on part plus vite qu'on ne pense. Elle acheta donc une moderne tout en gardant au fond du cœur le regret de son pilou : c'était quand même plus chaud !

Après avoir vitupéré pendant une semaine contre son voleur de chemise, Jeanne mit bas les armes et la vie reprit son cours.

Çà, ça se passait juste après le premier de l'An. Janvier et Février passèrent, vint la semaine des Grás. Le mercredi matin, Jeanne dit à Tintin :

- Une fois vous m'avez dit que vous serez allé déguiser ; y a plus du fesson, ça vous a passé ?
- Mais quoi, répondit Tintin, je vous avais dit que ça pour vous faire courir ! D'ailleurs j'ai trouvé personne pour aller de moi ; à moins que ... vous, vous veniez !
- Vous n'êtes pas bien dans vot' tête ! Quelle goubari on aurait, à nos âges ! De toutes façons, je suis prise, j'ai été invitée à caféter chez mon amie de Tréboul.
- La borlédenn paokol ?
- Celle-là est pas plus paokol que vous ! Moi, je pars avec le car de deux heures et je viendrai à la maison avec celui de huit heures ; et vous, vous irez autour des déguisés ?
- Que non ! ma sieste et après ma partie de cartes comme d'habitude !

Jeanne est rentrée plus tôt que prévu ; elle a pris le car de sept heures tant elle avait été bouarrée avec sa copine à ranouenner tout l'après-midi.

Elle a passé la Route Neuve sans un regard pour les déguisés à sauter l'un de l'autre. Maintenant arrivée presque chez elle, c'est le grand calme.

Tout à coup, qu'est-ce elle voit devant elle ? Une déguisée ... où plutôt un vu le format des pieds et les jambes du pantalon qui dépassent du déguisement !

Il a une grande chemise blanche, un chapeau de paille et tient à la main un parapluie disfromléré !

Le sang de Jeanne n'a fait qu'un tour car elle a reconnu ... sa chemise volée ! Oui, c'est bien elle, sa belle chemise de pilou, celle qui était mise de côté pour aller ... et qui semble la narguer à deux pas devant elle.

Et voilà Jeanne courant sus au déguisé, armée de son parapluie, elle lui assène plusieurs coups spontus en criant :

– Voleur, voleur ! voleur de chemise ! Vous ne l'emporterez pas en paradis !



Le déguisé a perdu son chapeau, il se frotte la tête et Jeanne entend, venant de derrière le frimasque, une voix qu'elle ne connaît que trop bien et qui lui dit sur un air plus que couillon :

– Et c'est vous que c'est, Jeanne ! Vous deviez rentrer à la maison que de par le car de huit heures !

– Oh, Tintin ! se lamente Jeanne ; comment vous avez osé me faire une chose pareille, à moi ! Ma chemise ! Ma chemise de pilou !

– Et moi, répond Tintin sur un air truéjus, je savais pas que c'était une chemise es-spéciale ; moi, j'avais envie que de déguiser !

– Taisez-vous, avec la honte ! Ne me causez plus, je suis à bouder ! En tous les cas, je suis pas gênée ; si vous partez avant moi, vous serez exposé dedans ! Ma chemise vous va si bien ; comme çà vous profiterez encore de mon pilou ! Et vous pourrez aller faire les Grâs en enfer puisque c'est là que vous irez, mauvais homme !

Jean PENCALET - Novembre 82



des dents de la mère...

— Non, j'irai pas je vous dis ! Bicken vous me forcerez à aller ! vient d'éclater grand-mère, dû-pock avec la rage. Et d'abord vous m'usez mon derrière avec ma bouche !

Impériale, le menton relevé, la voilà partie bouder dans sa chambre, tel Achille se retirant sous sa tente et assénant, au passage, au grand-père un sonore : "pauvre inbicille" ! Sacré grand-père, un goapar fini, qui n'a rien trouvé de mieux que de se mettre à chanter : "chicot, chicot par ci ; chicot, chicot par là!"

Vous êtes à vous demander pourquoi tout ce dréau chez Rosalie, une femme avec qui y a jamais un mot plus haut que l'autre d'ordinaire ! Eh ben voilà : sa petite-fille Jeannette, la fille de sa fille Jeanne est à se marier bientôt. De contre qui ? Je peux pas vous dire : il est pas d'ici ! Certains le disent joli garçon, moi je le trouve plutôt caralannig ! Mais sensément c'est un très beau parti avec plein des sous !

Çà, çà va être une belle noce ! La jeune fiancée et sa mère sont tout en ruche depuis six mois, jouer se tuer pour faire les choses en bien. Rosalie est une femme plus que simple, mais la fille et la petite-fille, vous connaissez les oiseaux, vous savez combien elles se trouvent, elles sont boum avec l'orgueil et on se demande pourquoi ! Et çà veut que un grand mariage ! Chier plus haut que leur derrière comme toujours avec elles, pokès martyrs saod ! Vanitas, vanitatum ...

En tous les cas, les choses vont de l'avant : la chambre de la mariée a déjà été rentrée, une de style de chez Lapoulot que c'est, vous vous en doutiez ! Les menus ont été établis et on a dit à Mimi Floch'lay de se surpasser ! Il y aura la langouste allès da kridi et aussi la langue sauce madère pour ceux de Tréboul, vell juste ! Bref nos deux cocottes sont jusqu'à leur cou dans leur keustren et tout irait pour le mieux s'il y avait pas un détail à défessonner la mère et la fille : la bouche de l'aïeule !

Eh oui, il ne reste plus à Rosalie que trois ou quatre malheureuses dents, des chicots plutôt ; les enfants trouvent pas ça trop joli pour la noce et elles n'ont rien eu de mieux comme idée que de vouloir les lui faire enlever pour mettre à la place un beau ratelier tout neuf.

Ça fait déjà longtemps qu'elles ont commencé :

- Mémère, quand même tu peux plus rien manger, avec des dents neuves ça irait mieux !
- Quand même la vérité comme elle est, vot' bouche est pas trop propre avec elle pour aller marier vot' petite-fille, la seule que vous avez !
- De quoi vous aurez l'air, sans dents, avec tout le monde chic qu'il y aura ! Tellement de parisiens de l'autre bord à venir !

Bon, vous comprenez maintenant, pourquoi Rosalie boude. Huit jours elle est demeurée avec le masque en place mais la petite Jeannette a su y faire et à force de noiller et flarotter mémère, celle-ci s'est laissée entraîner chez le dentiste et une quinzaine avant la date fatidique elle est revenue à la maison avec une bouche neuve.

- Oh, comme tu es bien ! se sont écriées la fille et la petite-fille.



- Gastou, a dit le grand-père, vous êtes comme une autre à vot' place ! Maintenant, avec vos dents guenn-kann, vous pourriez aller faire du cinéma ! Et lui de se mettre à chanter : "on n'a pas tous les jours vingt dents !"

Jeanne et Jeannette étaient fiers de la transformation de la grand-mère mais la pauvre Rosalie était pas si enchantée que ça. Elle avait la misère avec son ratelier, sa bouche supportait pas et en plus elle avait toujours peur de le perdre. On lui disait : "il faut savoir souffrir pour être belle !" Mais dès que la fille et la petite-fille mettaient leur derrière dehors de la maison, Rosalie tirait ses dents de sa bouche et elles trônaient plus souvent qu'à leur tour, dans un verre d'eau, sur le rebord de l'évier.

Enfin le grand jour arriva et tout commença pour le mieux. Il faut dire que les deux toul orgouil avaient bien fait les choses. Mais si la mariée était fichée krann dans sa longue robe de satin blanc - y a pas à dire, c'est que chez Jeanne Courtois qu'on peut trouver aussi chic - et si Jeanne à la heule, très belle-mère avec sa grande capeline dans les roses marellé, était superbe aussi, la grand-mère connut, comme les autres, un très vif succès grâce à ses dents neuves. Et la noce qui la croyait tout sourire, la malheureuse ! Alors que c'était que un rictus qu'il y avait avec elle pour essayer de faire tenir son ratelier en place et surtout ne pas le laisser échapper !

Et à la salle ! Sensément Rosalie allait pouvoir manger de tout, boutès : que chipoter et faire le fi sur les plats ! Elle laissa même passer la langouste car elle aurait pas été tranquille avec la carapace. Même chose pour le mille-feuilles, elle qui cravait tant dessus ! Elle préféra le laisser échapper car elle avait entendu sa cousine Josiane lui raconter que, dans un rescompte, elle avait vu quelqu'un laisser son ratelier en pendant d'un tronse de mille-feuilles.

Au lieu de descendre avec la noce sur le port – bras dessus, bras dessous – en chantant : "Mimosette" et "Sur les bords de la Riviera", Rosalie, qui était pourtant encore une grande lamb-in-danse, préféra dire : "moi je vais aller changer mes souliers et puis pépère est squize, il vaut mieux aller le faire reposer un peu avant le repas du soir ! Alors que l'homme était très propre, tout juste s'il y avait un léger avec lui ! On lui avait fait la leçon le matin même : "c'est la noce de vot'petite-fille, vous n'avez pas le droit, aujourd'hui, d'aller dedans trop vite !" Si Rosalie voulait aller à la maison, c'était que pour défatiguer de son ratelier !

Comme sa bouche était plus facile avec elle, une fois reposée on tammig, la soirée commença bien pour Rosalie et avec deux verraden de vin blanc par dessus, ce fut parfait. Elle alla même jusqu'à pousser la chansonnette :

– Obligée que vous êtes, c'est la noce de vot' petite-fille !

Et l'on entendit Rosalie une fois encore envoyer, toujours trop haut comme à son habitude : "Si Venise la belle a d'étranges lagunes..." Un triomphe, malgré quelques fausses notes, et tous les hommes à sauter d'elle pour l'embrasser.

Voilà la grand-mère en pleine forme pour le bal ! Mais c'est à la danse du tapis que les choses ont korré : choisie par le marié, ils étaient sur la serviette à boucher l'un de l'autre, quand une partie de la ronde est venue planter à benn dans son dos. Rosalie poussa un cri et en même temps, omma doué béniguet, le fameux ratelier s'enfuit de la bouche de la malheureuse et passant au ras du nez du mab névè tomba sur le pied de la demoiselle d'honneur qui shoota dedans ... et voilà les dents neuves disparues !

– Dites à rien à vot' femme et à vot' belle-mère, supplia Rosalie, sinon je serai tuée avec elles, je vais chercher tout seule.

Rosalie, bouche fermée, passa tout le reste de son bal à furcher dans les coins et recoins, à la recherche de son ratelier, en cachette de Jeanne et Jeannette. Et pas moyen de poser la main dessus !

Avant de partir, elle coinça Mimi entre deux portes :

– Ecoutez don merch ! Si vous trouvez des fausses dents, allez pas les jeter au karanteil, mettez-les moi de côté !

Mais ce fut sa fille Jeanne, qui, le lendemain matin, une figure avec elle, vint lui rapporter, dans un mouchoir, l'objet perdu. Cramoisie avec la rage, elle jeta :

– Je suis dans tous mes états ! Vous auriez pu me dire qu'est-ce il était arrivé avec vos dents !

– Mà, tellement de vie vous m'aviez fait avec que j'avais peur d'attraper des pironneaux ! Où il était alors ? Çà, c'est un jeune de la noce, méo-dall parement, qui l'a pris pour jouer avec !

– Oui, le garçon d'honneur ! Et vous savez pas où il est allé le cacher ? La pauv' petite, tout traumatisée qu'elle a été !

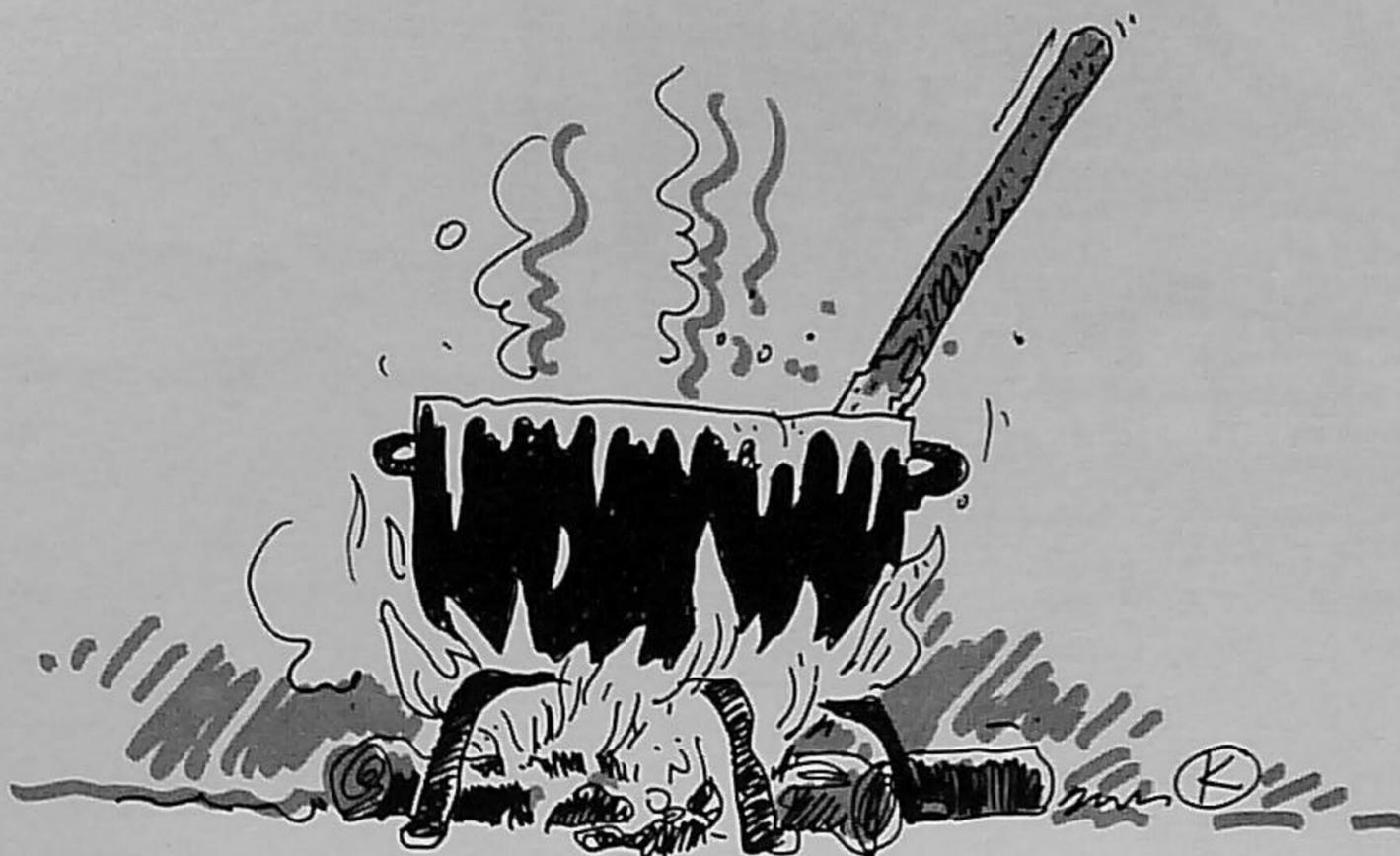
– Qui, Jeannette ? Mais où biskoa il était alors ?

– Dans le lit de la mariée ! Hein, pas de gingin, çà ne se fait pas ! La pauv' mignonne quand elle a sauté dedans, elle a été mordue avec !

– Quoi ? Et c'est que pour çà que vous êtes à me faire un drame ! Pasque la petite a trouvé un dentier dans son lit ! Méchance elle a vu plus que çà cette nuit ou alors ...



Jean PENCALET - Octobre 1982



Chann et le youd kerc'h des années treud (42.43.44)

Qu'il pleuve, vente ou fasse soleil, vous les trouviez là, se regardant les uns et les autres, l'air harassé avec cependant une minuscule paillette dans les yeux. Une paillette qui scintillait davantage à certains moments lorsque tous les regards convergeaient dans une même direction.

Non ils n'avaient pas traversé la Mer Rouge... alès da gredi !

Mais ils avaient pourtant atteint la terre promise où poussaient : l'avoine, le blé noir, le bleud gwinizh, a gua rest.

Se connaissaient-ils ?

Ce qui est certain c'est qu'ils avaient les pieds fatigués, pokez treid ! comme leurs chaussures d'ailleurs traou divallo ! rechapées comme les vieux pneus dans lesquels ils taillaient des bandes qu'ils clouaient aux semelles.

Seul, un même idéal leur déliait la langue et les unissait.

— « Han et vous d'où vous êtes ? disait l'un.

— « Je crois que je connais vot' mère disait l'autre. Votre oncle a été en mer avec le mien et même que votre grand'mère a dû avoir été commise e ti Béziers dans son jeune temps puisqu'après elle était partie sur le Sud. Une de vos tantes s'est mariée de là-bas. Je sais que Tintin qui a habité au-dessus de la petite boutique avait été à la noce, vous voyez de qui je suis ? Un qui était venu du Nankou pour digouéd dans votre quartier et si ma tête est bien avec moi, je vous dirai aussi qu'il était proche à tante Jeanne numéro huit, il allait souvent manger des crêpes chez Marie... etc...

Enfin, ce qui est certain encore, c'est que ces gens n'étaient pas de la campagne donn.

C'étaient les indigènes de la côte. Ils étaient de ceux qui savent faire de belles épissures, godiller, tanner, ramender les filets, saler du poisson pour les jours maigres et dont les yeux, chaque matin, embrassaient la mer parce qu'elle est leur source de vie.

Mais leurs sabots usés dans les ruelles du port les avaient portés cette fois chez Chann qui avait le cœur grand. Parfois vous les trouviez fistilleurs comme les mouettes qui suivent les bancs de poissons, ou vifs et chigarneurs comme sont les océans en périodes d'équinoxe. Je ne vous parlerai pas de mortes-eaux car ces gens étaient rarement calmes.



CHANN NE SAVAIT PAS DIRE NON !

Chann ne savait pas dire non. Cela lui causait du berc'h, créait des situations dont elle ne savait comment s'extraire. Je crois bien que tout Douarnenez la connaissait et cela depuis le temps où elle vendait ses poires Gwerzh-illiguez sur le trottoir devant chez « Le petit Parisien », assise entre ses paniers. Elle était là à chaque rentrée scolaire, alors que nous étrennions nos sarreaux de vichy tré é god et que nous chinions déjà ses poires. Des petites poires faëro à goût de nèfles, meilleures encore lorsqu'elles étaient paizellées et que tous les enfants aimaient.

Et voilà que ces gens du bord de mer qui, de la campagne, ne connaissaient que les endroits où l'on pouvait trouver des andellou, des mûres ou des châtaignes, lui disaient tous, en pendant d'elle :

— « Chann, peut-être auriez-vous un peu de beurre pour nous ? Il y a si longtemps que nous n'avons vu sa couleur ! Pétraman eur tammig kig sall et, comme votre fils a la chance de posséder un moulin, vous auriez aussi sûrement de la farine ou de l'orge grillé ? »

Chaque fois elle disait oui puisqu'elle ne savait pas dire non et elle ajoutait :

— « Deud dilun, deud dimeurzh, deud dimerc'her, etc... etc... » et ainsi de suite jusqu'à disadorn. Elle faisait le plein pour la semaine, tud bemdez de bepp sorte.

Alors sa ferme était devenue un lieu de pèlerinage, Chann procurait des grâces temporelles dégustatives.

Comme elle n'avait pas assez de vaches pour fournir : lait, veau ou beurre à toutes ces personnes, ni assez de cochons pour donner à chacun un morceau de kig sall de la grandeur d'une pierre de potasse comme celle que les femmes mettent dans leur cachet pour aller au lavoir, elle se réfugiait dans sa chambre un peu effrayée par le nombre de pèlerins qui piétinaient l'aire à battre, attendant la manne à chacun sa loudenn. C'était «viou pé labous».

C'est vers la chambre de Chann que se dirigeaient les regards des gens de la côte. C'est vers là que s'allumaient les paillettes, leurs estomacs émettaient des ondes.

Tout ce monde savait que Chann n'avait pas assez de vaches pour les contenter, ni assez de pemorc'h, parce que pas assez de champs pour fournir les patates dont ces bougres sont friands, mais ils savaient tous, qu'au bout d'un moment, Chann, descendue de barzh he kramb, ouvrirait sa porte et dirait :

— « Pokez bugalé, je ne pourrais pas vous donner grand chose ! Ici toutes les vaches ont des veaux, mais you ma dévez an youd kerc'h deud da profiti ».

La patience est payante. « Pa teu ar mor a teu ar pesk » et Chann était bel et bien paked barzh ar stronk.



Et c'est ainsi que tous ces affamés de l'ère des vaches maigres magués au ragoût plène entraient et s'at-
tablaient.

La maîtresse de céans posait son chaudron e kreiz an doll, creusait un poulik dans la bouillie et glissait un
morceau de beurre semblable à un louis d'or qui s'étalait et projetait des myriades de pépites dans les mirettes.
Alors chacun avec sa cuillère piquait dans le gottar et arrosait ce frugal repas de gorgées de lez-ribot pour faire
descendre, et çà descendait soupik... me lavar dit ! personne ne souézait.

En échange, je ne vous le cacherai pas, Chann recevait un peu de carbure avec ces gens de la mer, ce
n'était pas du trafic. Mais c'était propre à eux de partager la lumière qui éclairait les crèches, on ne pouvait
pas refuser à la femme. An dra se ne ked d'obar. Ils savaient tous que ce chaudron de bouillie légèrement
moguedenn était plus bénéfique que tout. Une halte salutaire dans leurs jours difficiles.

Comment donc Chann faisait-elle son yeud kerc'h ? Je sais que même en faisant le tour de la terre, je ne
trouverais ni la recette, ni le goût. Pas plus que celui des confits de sprats au vinaigre que fabriquait tonton
Nikolaz pour se décrasser les lendemains de mardi-gras et dont les bocaux voisinaient avec une ombrelle
jaunie, un canotier ou une collerette de Pierrot.

C'est ainsi que les mulots deviennent renards...

S'il faut vous dire la date à laquelle je peux situer mon histoire, je dirais qu'elle se passe bien avant l'arrivée de la "Traction Avant". Pourquoi parler d'autos direz-vous ? Eh bien justement c'est qu'il en est aussi question ...

Pour vous donner une idée de l'époque, j'ajoute que le jeu de Yo-Yo faisait rage, que nos parents nous mettaient des papillotes la veille des processions, que les jeunes gens eux se casquaient de "Gomina", que Tante Louise vendait du carbure aux marins et de la Lucilline aux ménagères, que le soir dans les usines à poisson les femmes chantaient en emboitant. La tannée se faisait dans les ruelles ou sur les places, tandis que les enfants couraient, disparaissant à moitié sous les amas de filets et de lièges que les femmes leur jetaient sur les épaules à la recherche d'une place pour les faire sécher.

Rares étaient les Douarnenistes à posséder une automobile, quand voilà que Tonton Michel et Tante Victorine délaissant le chemin de fer ont débarqué à Douarnenez au volant d'une superbe voiture haute sur pattes puisque Tonton Michel a même fabriqué un escabeau pour que Tante Victorine puisse y monter sans risques. Tout est nickel là-dedans.

Tonton Nikolas tourne autour discutant pistons et bielles :

— Gast enman an traou a zo règlementaires ! non Michel vous n'êtes pas un talfassar, vous allez tirer du feu avec celle-là et vous aurez tous les chiens après vous, diwoal da vonn da korc'h kil

Pour éprouver cette machine nous sommes invités à une promenade à Locronan. Pourquoi Locronan direz-vous encore ? Eh bien tout simplement parce que cette petite cité attirait déjà les touristes et comme Tonton Michel et Tante Victorine en étaient, tout naturellement c'est là qu'il fallait y aller.

Tante Clémentine elle, a remis sa promenade d'eur vec'h kenta "Mom ket gened gua Locorn" déclare-t-elle ...

Il est vrai que ses marchandes de beurre ne sont pas originaires de ce coin. Ces Kében là vont toutes sur Quimper.

Heureusement pour nous car s'il fallait compter les mern-vihen auxquels Tante Clémentine est conviée chez ses marchandes, la promenade durerait tout l'été ... et encore je ne compte pas la bouchère de Pouldergat qui déballe aux halles.

Ces riboullérez qui vont sur Quimper au lieu de venir à Douarnenez, c'est le racisme de Tante Clémentine. De toute manière, aucune ne pourrait rivaliser avec Phine qui se dispute la gloire avec Germaine sur la place des halles, personne n'empiète sur leur territoire situé en face de la boulangerie "La Mécanique".

Phine ? eur vouez propr, atao dibikouz, c'est pas elle que vous attraperez à donner du colza à ses vaches ! tout vient avec elle tellement elle est dornée. Là les serviettes ne sont pas mouffon sur le beurre ! J'ai toujours été amusée de la façon dont Phine en soulevait un coin pour présenter sa marchandise, c'est un peu comme à la messe, le même cérémonial, y compris la mine et le ton pour vous glisser le prix dans l'oreille.



Non seulement la Borlédén a la main pour tout, mais il y aussi du furness avec elle car devant son panier on ne chipote pas, alors qu'avec les kerness qui sont à côté, c'est an araoll, ar pillach. Enfin Germaine et Phine sont sûres de leur affaire car, outre leur fief des Halles, elles ont leur points de vente chez Césarine et Tante Catherine où les begs difficiles se fauillent à certaines heures en dehors de la clientèle normale...

Bref ...

Revenons à Tante Clémentine, à Tonton Nikolaz et à la voiture.

— Là il y a un qui bout à côté de moi déclare Tante Clémentine, je ne vois plus vot couleur vous êtes prêt à casser vot cou pour pigner dedans, nouz-dé en pendant d'elle, koled o penn gati ! toute l'auto n'est pas de trop pour vous, mell fonss ! quand la pêche sera finie vous n'aurez qu'à demander à Michel de vous laisser aller kouskedin dedans au moins moi j'aurai la paix de vot' derrière.

— Kouskedin ! non mais des fois ! vous ne m'avez pas regardé ? Pourquoi vous êtes à me pismiker comme si j'étais un tommar ? Je parie que si vous étiez strillée comme ça nous arrive de l'heure en passant le raz d'Sein, il n'y aurait pas la vie ici avec vous ! Tout un bern reuz quand vous avez mouillé eur tammig bihen vot koef.

— Une figure de vous tout de suite pas ! j'ai jamais pensé que la mer c'était du dour clouar, vous allez chercher trop loin aussi avec moi. Allez dépêchez-vous de monter barzh ar vouéture, on ne sait jamais, moi j'irai la prochaine fois et je sais déjà où j'irai. Depuis le temps que j'ai envie d'aller à Quimper ! pour voir Madame Vergos et aller manger des gâteaux chez Gasparin et même aussi aller tirer mon portrait ! on n'entend que moi à radoter avec ça, je ne suis pas écoutée, tous une bande de skouarn gorc'h voilà ce qu'il y a autour de moi !

— Allez berc'h dei diwaol da réor, digor ar gaz Michel, tout le monde en voiture.

Les hommes sont à l'avant, Tonton Michel étrenne un beau panama et Tante Victorine une capeline et un renard retenu sur l'épaule par une chainette. Une belle bête en vérité objet de soins attentifs et qui embaume davantage la naphthaline que le renard. Eur loan brao iston avec des poils ar pest tout à piker autour du museau. Tante Clémentine aussi a réussi à avoir un, et lorsque les fourrures sont de sortie Marie Gomez ne voit pas notre couleur et si on passe devant son stall de bonbons c'est toujours à rouillou, et gare à nous si nous faisons ouin-ouin en lorgnant les bocaux, c'est défendu de manger des lichoueries des fois que ça resterait stagué du pelage. Alors devant la boutique on fait un pennatis et Tante Victorine qui est tenue avec sa hanche nous sert après un stroppen de klemmou ...

Tonton Nikolaz, bien calé sur son siège se demande comment il va pouvoir lancer son jus de chique par la portière, aussi, discrètement, il a glissé une boîte de conserve vide sous la banquette c'est un "en cas".

Du trajet je ne vous parlerai pas, vous devinez ...

A Locronan les touristes sont déjà sur la place, canne à la main, petit pliant dans l'autre et jumelles en bandoulière.

Bien sûr avec tout ce monde nous nous engouffrons dans l'église. Il y fait sombre et les touristes interpellant un homme occupé à empiler des bancs, sans doute le bedeau, lui demandent de leur raconter les scènes ornant la chaire à prêcher. Tout heureux il commence à dibaber l'histoire de la Kében. Il narre la chose si bien que Tonton Nikolaz manifeste quelques signes de frétilllement.

Les touristes eux, sont bouche bée, admiratifs, cette Kében, quelle femme ! Je trouve malgré tout l'histoire bien longue et je commence à avoir des doutes lorsque j'entends l'un des touristes dire :

- Ainsi vous avez des grands souterrains dans cette église ?
- Oui Monsieur et avec des bêtes !
- Des bêtes ! Mais quelles bêtes ?

Le bedeau se gratte la tête cherchant vainement, mais Tonton Nikolaz le met aussitôt à l'aise n'attendant que cela de toute façon et il dit en lorgnant Tante Victorine :

- Mais des renards bleus voyons !!

Ce à quoi le bedeau répond "Mom gati".

- Des renards bleus ! des renards bleus ! s'exclament les touristes qui ne savent plus très bien où ils en sont et qui mélangent "la grande Troménie", "la petite Troménie", Saint-Ronan avec le mari d'une certaine Henriette qui fait des crêpes à Montparnasse.

En sortant de l'église, Tonton Nikolaz demande :

- Victorine, votre renard là, je crois bien que c'est un renard argenté ?...

Mais le plus drôle, c'est qu'une fois arrivés à Douarnenez, Tonton Michel et Tante Victorine retrouvant leurs amis à la grève des Dames leur disent :

- Savez-vous que dans la région on trouve des renards bleus ... ? et patati et patata ...

C'est à ne pas croire, mais ils y croyaient ferme et ils ont soutenu mordicus la véracité des propos de leur cicerone de Locronan.

Heureux ceux qui croient sans avoir vu !

Et puis, l'auto neuve, la promenade, cette histoire, n'était-ce pas là un beau rêve ! un peu de magie à loger dans les souvenirs pour parer aux coups durs que la vie réserve ?

Je crois qu'il ne faut pas essayer de trop ouvrir les yeux et que les adultes aiment toujours le Père Noël ...

Yvonne JAOUEN



DES RENARDS ?? BLEUS ??

DES RENARDS BLEUS ??

DES RENARDS ?? BLEUS ??

DES RENARDS ?? BLEUS ??

83 KÉRIK

Il faut dire qu'elle avait commencé toute petite, en pakou même ! La grand-mère avait une petite épicerie derrière Sainte-Hélène et c'était elle qui l'avait perdue :

— Venez don, qu'elle lui disait ; venez donner une bouch' à mémère et vous aurez un bonbon, mignonne !

Comment voulez-vous qu'Yvonne ne soit pas toujours en pendant de son aïeule à mettre bonbon sur bonbon dans son derrière ! La mère avait beau essayer d'empêcher la chose, on lui répondait :

— Mais quoi, c'est pas de l'empoison que je suis à donner à cette kroadur-paol !

Il est donc naturel que les premiers mots que prononcèrent la pauvre Yvonne furent :

— Bonbons, bonbonyous !

Et dès les premiers pas d'aller diraster les boccoux de la grand-mère !



Et cela ne fit que empirer en grandissant ; elle passa son temps à courir d'une boutique à l'autre : de chez Tante Lène à chez Tante Isabelle, de chez Tante Soaz à chez Tante Augustine, la bigoudenne ! Avec quels sous, on se demande ! La mère venait folle avec elle et ses bonbons !

Une fois, le père avait été en relâche à Newlyn, en Angleterre, et il avait ramené à sa fille un pochon de toffées — jamais de sa vie, Yvonne n'avait rien goûté d'aussi bon : an teuzard, ils étaient ! Sur ceux-là elle avait cravé encore plus que sur les autres — si bien que sa mère qui avait appris à sa fille dans sa prière à demander du beau temps pour son père qui était à faire le maque-reau l'entendit dire un soir :

— Un peu de tempête, s'il vous plait petit Jésus, pour que mon père me ramène encore des toffées couac !

On avait dit à la mère, vous verrez, ça passera avec l'âge : quand elle ira sauter aussi sur la Route Neuve, elle sera plus à penser aux bonbons, elle sera que à chercher un bonami comme les autres !

Di-vêche ! Aller d'une boutique de bonbons à une autre et puis c'est tout ! Tous ses sous de filature, au lieu de chercher à se ficher avec, passaient en lichouseries et sucreries ! Et il y avait des modes avec elle : pendant trois mois ça avait été des peppés du matin au soir puis avait suivi une saison de fourrés pierrot gourmand remplacés par des bâtons de sucre de pomme dont elle avait dévalisé toutes les boutiques de la ville et quand il n'en resta plus aucun elle passa aux caramels mous et puis recommencez-moi ça !

Sa mère faisait que lui dire :

— A sucer tant de bonbons, vous trouverez pas de mari !

Et ben, si ! Elle réussit quand même à aller de contre quelqu'un ; elle avait été séduite non par son allure distaguellée et ses bonnes manières, mais parce qu'il venait l'attendre à la Croix ... avec un grand pochon de bonbons !

Vous pensez bien que la mère d'Yvonne était fir-ru de débarrasser de cette pralenn-là ! Dalt, à peine le temps d'avoir fini les cafés de mariage avec les cousins de la campagne qui étaient pas venus à la noce à cause des vaches, voilà Yvonne sur le pot et avec des envies spontus ! Des envies dangereuses de bonbons allés da gridi !

Et dans ces cas-là pas moyen de manquer ! Par kilos entiers la mère était à fournir à sa fille ; il fallait voir la pauvre femme, une figure d'elle comme une mater dolorosa, à aller faire ses provisions ! Les bonbons sous un papier journal, pour cacher sensément ... alors que tout le monde savait ! Tout se passa fort bien et une fois Yvonne allée au pardon, cela lui permit d'avoir une période dragée : trois par trois, elles passaient avec elles !



Bref, toute sa vie passa à sucer bonbon sur bonbon trouvant même à répondre à sa fille qui, devenue grande, lui en faisait quelquefois le reproche :

– Gastou, man ! quatre pochons par jour, c'est trop de retour !

– J'ai que çà aussi, moi, répondait Yvonne. Vous auriez mieux aimé peut-être que je sois perdue avec la boisson plutôt qu'avec les bonbons ! Je ne fais de mal à personne que à moi, avec çà !

On ne sait pas si l'abus de bonbons en fut la cause mais elle yoyota assez vite, perdant la tête ... sauf pour ses bonbons. Sa fille, chez qui Yvonne veuve maintenant était à habiter comme de juste, était plus que usée avec elle ; elle avait beau la surveiller de près, elle était de l'heure à lui fausser compagnie pour aller chercher ses trop fameux bonbons !

Si bien que la pauvre fille fut obligée, avec un réored-mez, d'aller dire dans le quartier et autour des halles :

– Ne servez plus de bonbons à ma mère, elle n'est plus trop bien !

Ah ! voilà Yvonne talbaguée quand elle est arrivée chez la boulangère du marché pour acheter de la réglisse dont elle avait rêvé une partie de la nuit et qu'on lui a dit :

– Non, Tante Yvonne ! J'ai plus de bonbons pour vous ; vot'fille m'a dit de ne pas vous servir, que les bonbons c'est pas bon pour vot' santé !

– Gastou, né ké guir, né ké permetted ! a crié énarche-pille Yvonne ...
Vous voulez pas me servir alors que je suis avec mes sous ?

– Non, non, Tante Yvonne, vous aurez pas ! J'ai pas le droit !

– Matré puisque c'est comme çà, je m'en vais, kerness !

Mais profitant de ce que la méchante boulangère se retournait pour attraper un pain pour une cliente, Yvonne a sammé da-vad un grand bocal rempli de bonbons, vite sous la pélerine contre son cœur, et elle est sortie, fière d'elle comme pas deux, en se disant :

– Gastou, moi je suis venue dégourdie sur le tard ; y a longtemps que j'aurais dû commencer çà !

Malheureusement, la pauvre Yvonne n'alla pas loin avec le produit de son vol ; son pied tourta en plein marché et elle tomba tout le long de son corps : braevé le bocal, en mille morceaux il était et tous les bonbons autour !

Alertée par le bruit, la boulangère est venue sur le pas de sa boutique et elle n'eut qu'un cri :

– Gastou, mes bonbons sont tombés avec elle ! Elle est tombée avec les bonbons !

Vous parlez d'un éclat de rire dans toute la ville sauf chez la fille d'Yvonne où ils étaient tous brondus avec la honte ! Encore que quelqu'un trouva à dire pour consoler la pauvre fille :

– Vous avez de la chance dans vot' malheur ; mainnant qu'elle a cassé son col du fémur, elle pourra plus courir après ses bonbons !

La pauvre Yvonne, dans son lit sans bonbons, ne fut pas longue à dépérir mais en tous les cas la langue douarneniste venait de s'enrichir d'une nouvelle expression : quand quelqu'un commençait à ran-ouenner un peu trop, à raconter des choses plus ou moins, à partir en enfance, quoi ; on disait maintenant :

– Elle est tombée avec les bonbons ... comme Yvonne, péra !

Jean PENCALET - 15 Novembre 1981

!!! ELLE EST TOMBÉE
AVEC LES BONBONS..

BOULANGERIE
Spécialités de
Kouing amarr



KERIK 83



Petite histoire... pour grand rectangle blanc !

Onze heures du matin, place du marché :

Jeanne — Et c'est vous Henriette ? Depuis tout le temps que je vous avais pas vue ! Et une bonne mine comme il y a avec vous ! Les gens sont épouvantables quand on pense : ils sont tout à raconter que vous étiez à korrer ! Là, vous n'avez pas l'air !

Henriette — Je vais bien maintenant que je suis à venir de Quimperlé ! Mais si vous saviez tout par où j'ai passé, ma pauvre ! Mon cœur a toujours été plus que fragile, vous savez bien ! Vous vous rappelez comment il était de l'heure à aller petit avec moi à la filature !

Jeanne — Oh oui, gar vez ! Vous savez bien que je me rappelle ! Et vous toujours à simpler dans les filets !

Henriette — Heureux quand je tombais pas tout le long de mon corps sur le plancher ! Eh ben, ces derniers temps ça n'allait plus du tout ! Trop vite, toute la journée il était à battre avec moi ! Mon cardio m'a dit : tuée, vous serez avec çui-là à battre comme il fait ! Il est trop fatigué ; moi, je vais vous mettre une pile et ça ira ar pest ! Et c'est la vérité vraie ; depuis que je suis sortie de l'hôpital avec une pile neuve, je suis comme une autre à ma place !

Jeanne — Une pile ? On vous a mis une pile pour vot' cœur ? Une comme on met dans les petits postes ou pour les pendules ?

Henriette — Oui, à peu près quoi ! Et vous saviez pas ? On fait ça de l'heure au monde qui ont le cœur fatigué !

Jeanne — Gastou, non ! On fait des choses maintenant, hein ! C'est spontus, des piles pour faire marcher un cœur ! Mais... mais... mainnant je comprends tout !

Henriette — Vous comprenez tout quoi ?

Jeanne — Omma Sant Joseph, andra né ked permetted ! Devant moi, t'à l'heure y avait deux femmes à causer — des d'un certain âge — et elles étaient à passer en revue des hommes, à dire qui avait ou qui avait pas... du sexe à piles ! Ça c'est sûrement des qui ont eu besoin d'être remontés de ce côté-là, comme vous vot' cœur, vous croyez pas ?

Henriette — J'avais pas encore entendu dire qu'on mettait des piles pour ça ! Mais ça peut être que ça... Allès da gridi !

Jeanne — On fait des choses, hein ! Trop de retour ! Vous vous rendez compte ! Peut-être que à vot' Jos, ça lui plairait assez une pile de ce genre !

Henriette — Allez pas parler de malheur, don ! Maintenant que j'ai enfin la grande paix sur mon dos ! J'ai pas envie de recommencer de ce côté-là ! J'étais plus que tuée avec lui, toujours à demander ! Y a que quand il était parti faire la pêche dans le Sud que je pouvais avoir mon derrière tranquille ! Recommencez-moi ça ! Ah, non ! Merci mé meus ké dim de vos piles ! Pour le vot' peut-être ?

Jeanne — Oh, non plus ! Ça c'est plus de nos âges !... Peut-être qu'il y a quelques années, j'aurais pas demandé mieux ! Il faut dire que le mien était pas très porté sur le rata : jamais à chercher du cause ! Il fallait toujours que ça soit moi qui aille sauter de lui pour le flarotter et le tarasser on tammig ! Maintenant, c'est fini ça aussi !... (gros soupir)... Ouille, quand même on est à dire des choses épouvantables, hein ! Des femmes prop' comme nous ! Enfin tant qu'on est pas à dire du mal de personne ! Justement je sais à qui une pile comme ça aurait fait du bien !

Henriette — Han, oui ! De qui alors, Jeanne ?

Jeanne — De mon voisin d'à côté de chez moi ! Vous connaissez que lui : un grand qui se trouve et sa femme... une figure difficile ! Mais elle peut avoir : son mari est toujours à chercher frotter coco par là ! Sensément y a deux poules avec lui maintenant ! C'est pas une, deux !

Henriette — Han, je comprends ! S'il a tellement à contenter, il doit être sur ses crabanous ! Et une pile avec lui là où je vous dis ferait son affaire !

Jeanne — Juste ! Encore que s'il est usé, sa pile usera aussi car ça ça doit être que une pile comme les autres !

Henriette — Une pennoz alors Jeanne ?

Jeanne — Eh ben... une qui s'use si l'on s'en sert !

Jean Pencalet - mai 1982



Histoire de chèvre !!!

— Gastou Lénig, où vous allez, fichée-krann comme ça, sur vot' trente- et- un, un jour de semaine !

— Quand même Soaz, avec vous y a aussi avec la honte ! Sur mon trente- et- un je suis à aller ! Mais quoi, dites tout de suite que je suis mouffon d'habitude quand je sors dehors !

Voilà Soaz un peu talbaguée ! Elle a eu un coup de langue malheureux et ne sait comment se rattraper. Pourtant c'est la vérité vraie que Lénig a mis tout dehors sur elle : coiffe brodée, son petit renard de sortie aussi mar plich ! La pauvre Soaz est à chercher quoi dire pour sauver la sauce ; heureusement Lénig reprend :

— Je vais chercher le petit à la Maternelle alors c'était propre à moi de mettre mon manteau neuf sur moi ! Ma fille est partie caféter à la consolation : voir la maison neuve d'une amie ! Oui, maintenant les gens ont même pas le temps de se marier qu'ils sont déjà à construire ! Et avec quels sous on se demande ! On dit les prêts mais ceux-là il leur faut tout tout de suite dans la maison : des cuisines aménagées, des salons à s'asseoir, des cheminées à faire du feu et tout le reste à Lavanant !

(Tante Hélène a entendu sur son petit poste un journaliste dire : et le reste à l'avenant ! Comme elle est un peu skouarn-korr, elle a mal compris mais Lénig a trouvé l'expression splamm, alors elle l'utilise souvent !)

Elle continue :

— Le derrière collé de partout et pas plus gênés pour autant ! De not' temps c'était pas comme ça, pas ! Combien on était par maison ? Et combien par pièce ? En tous les cas, tous nos choses étaient propres avec nous : ce n'est pas comme certaines loustons dans leurs pierres de taille qui feraient mieux laver leurs carreaux et balayer leur devant plutôt que lever la jambe par là ! Delt me voilà partie à m'énerver alors que mon médecin m'a dit qu'il faut que je sois toujours dans le calme à cause de ma tension ! Enfin cinq heures sont à sonner au Sacré-Cœur, il est temps à moi d'approcher de Victor Hugo !

A peine le temps de dire au revoir à Soaz et voilà Lénig à piquer un pennétiz par Karn-antachard pour ne pas faire attendre Tin-Bihen. Il faut dire aussi que çui-là c'est son petit mignon ! Y a que lui comme petit-fils dans la maison alors la grand-mère est boum avec lui ! Ça a toujours été le plus joli - krottig tout à fait -, le plus gentil et maintenant qu'il a pris le chemin de l'école apprendre à lire ! Bref, y en a pas deux comme lui dans tout le quartier, dans tout Douarnenez et la grand-mère est plus que faouttée d'aller le chercher à la sortie de l'école, deux petits pains au chocolat avec elle dans son sac.

Mais Lénig a été un peu broustée quand même quand elle est arrivée dans la cour de la Maternelle : elle croyait tout que le petit aurait sauté d'elle en criant : "mémère mignonne" ! mais boutès ! Il est arrivé avec une figure de lui, ma doué voilà Lénig korrée !

En regardant mieux le petit, elle a bien vu qu'il avait les yeux brillants comme s'il avait pleuré et elle a pensé en elle-même : "ici y a eu du reuz !" et elle lui a dit :

— Ecoutez don Tintin ! Vous, vous avez été pleurer ! Qu'est-ce il est arrivé avec vous ? Du dréau avec un petit copain ou bien des raisons avec la maitresse ?

— Non, a répondu Tintin ; c'est à cause de la chèvre !

— La chèvre, a dit grand-mère ; quelle chèvre ?

— La chèvre, elle est morte ! a recommencé Tintin dans un sanglot difficilement reprimé.

— Tout le monde est obligé de mourir, ma mabig paol ; les chèvres comme les gens ! a tranché Lénig très philosophe.

— C'est la faute du loup, il l'a mangée, la chèvre de Monsieur Seguin ! C'est la maitresse qui l'a raconté !

— Han, je comprends tout ! ... Venez à la maison et je vous raconterai la suite de l'histoire quand j'aurai fini mon bannè raffé !

— Pourtant la maitresse a dit que c'était fini quand la chèvre est morte !

— Mais non ! Les maitresses ont beau avoir été aux Ecoles, elles savent pas tout ! a conclu Lénig.



Les voilà maintenant tranquilles tous les deux de la table de la cuisine ! Tin-Bihen est un peu lorre d'avoir posé ses deux petits pains sur son estomac mais il a l'œil allumé à veiller sur grand-mère tout en se disant : "quand même j'ai la chance d'avoir une mémère comme ça qui sait tout sur tout !"



Voilà le café achu !

— Et alors, Monsieur Seguin et sa chèvre ?

— Ah ! Dem dei, ma mab ! Eh bien, Monsieur Seguin quand sa Blanquette a été drabée avec le loup, il a dit : " c'est fini, j'ai plus besoin de chèvres chez moi ! C'est pas une vie ça à la fin ; d'avoir mes chèvres toutes à partir dans la montagne pour se faire sammer par le loup ! "

Et pourtant quinze jours après il avait une nouvelle chèvre ! Il faut te dire qu'il était allé chez Tonton Lom de Pouldergat, de où venait not' beurre avant . Et Tonton Lom a dit à Monsieur Seguin qu'il voulait se débarrasser d'une chèvre spontus, une grande méchante qu'il ne pouvait plus garder tant elle donnait des coups de sabots et de cornes ! Alors Monsieur Seguin a eu une idée pour se venger du loup : il a pris la chèvre !



Ah, Tintin ! Qu'elle était épouvantable la chèvre de Monsieur Seguin ! Une charogne finie ! Et alors il l'a amenée avec lui et lui a dit : "écoutez don, vous qui êtes si spontus et qui savez pas de qui sauter, là dans la montagne, derrière le Ménez-Hom, il y a un loup qui diraste toutes mes chèvres, vous pouvez pas aller le trouver ?" En courant elle est partie ! Quand la nouvelle chèvre blanche arriva dans la montagne, tout le monde fut mantré ! Elle faisait que dire : "et où il est que je lui arrange sa cravate !" Et il est venu le pauvre loup : Ah ! Ah ! il se disait en lui-même, encore une nouvelle chèvre de Monsieur Seguin, un grand gueuleton pour moi !" Mais cette fois il savait pas où il mettait ses pieds ; il a commencé par recevoir un coup de patte dans son derrière et puis encore un autre et encore un autre ! Et après, elle a replongé sur lui, lui a donné un coup de cornes qui l'a à moitié disboalé, et puis elle l'a stoqué contre un rocher en lui criant : "souviens-toi de la chèvre de Monsieur Seguin !" et de là elle te l'a sklappé du haut de la montagne - boutous à basous ! Voilà mon loup lippé, mort au bas des rochers ! Et grand-mère fir-ru de terminer à son petit-fils : vous êtes content maintenant, ma mab, c'est le loup qui a rissé !

Mais non, Tintin n'a pas l'air si enchanté que ça ! Il a la larme à l'œil ; delt, le voilà en pleurs adarrè, marmonnant :

— Le loup est mort, le loup est mort !

Omme, voilà grand-mère bien attrapée et enarge pille :

— Quoi je suis tout à me tuer à vous raconter une histoire prop' et c'est tout l'effet que ça vous fait ! Quand la chèvre meurt, le drame ! Quand le loup meurt idem au cresson ! Vous n'aimez pas les choses tristes et ben si j'avais su je vous aurais raconté des choses à noiller, je vous aurais dit que le loup et la chèvre avaient sauté l'un de l'autre pour se licher et froter coco ! Chessus, andra né ked permetted un enfant aussi sensible !

Jean PENCALET - Octobre 1981

Tro an ti...

Tonton Nikolaz :

– “Mâh ! Quelle tête y a de vous aujourd’hui ? Vous n’avez pas l’air d’être dans votre assiette” !

Tante Clémentine :

– “Vous aussi vous êtes avec les assiettes ? de quoi aller sod-pill” !

Tonton Nikolaz :

– “Gast ! j’ai même pas ouvert ma bouche que déjà vous êtes après moi, on ne peut plus vous causer ! Qu’est-ce qui y a avec vous” ?

Tante Clémentine :

– “C’est pas avec moi, c’est avec eux. Vous avez vu les feuilles que j’ai à remplir pour ma pension ! la salade qu’ils sont à servir au monde !

Je suis koled entre : le plafond, les cadres, les tableaux et les assiettes. Je suis autour de ces papars là depuis hier. J’ai pas fermé mon œil avec, que ribouller dans mon lit. Et tellement les feuilles sont mallordées avec moi que bientôt il n’y aura que du pillou d’elles ou bien du stronk pour vous. Chessus ! ils savent mettre les gens aize” !

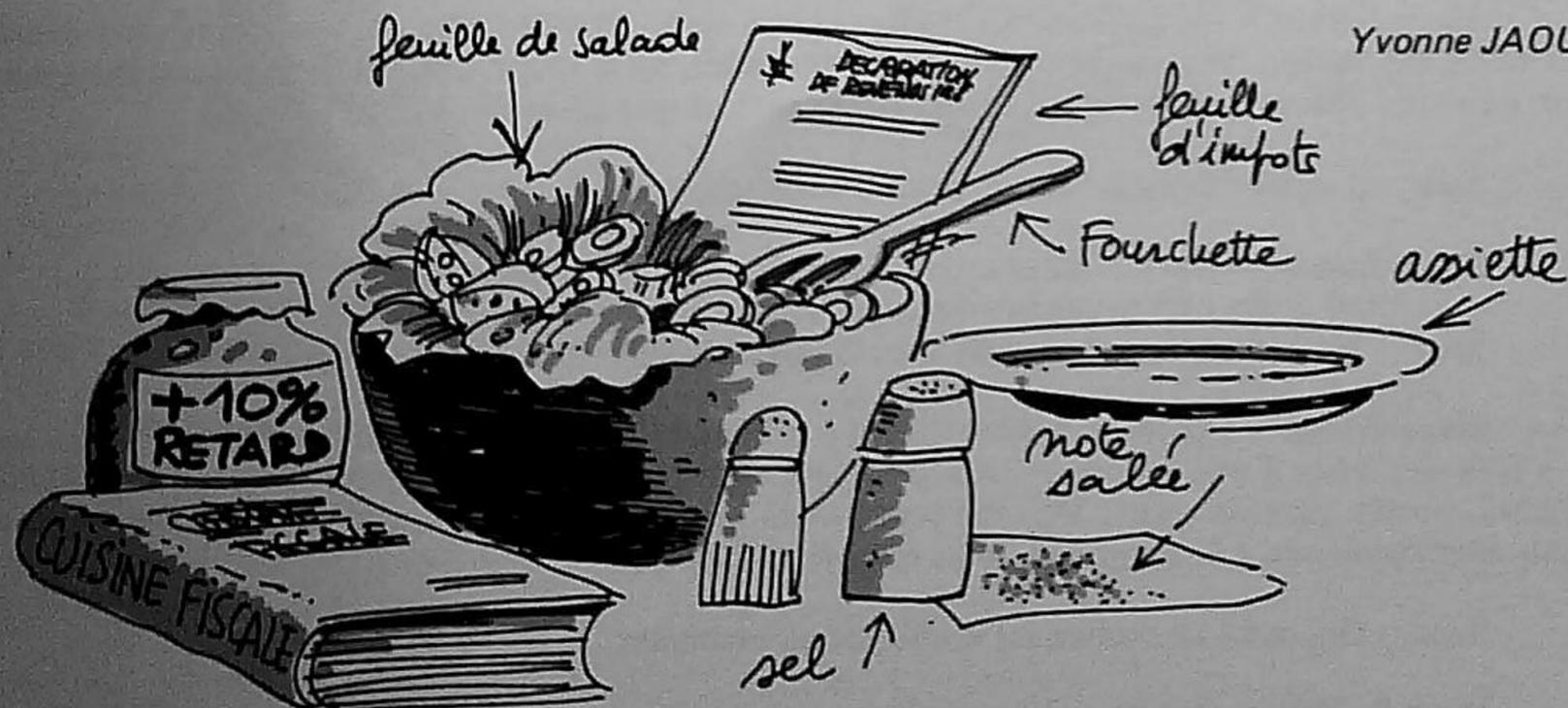
Tonton Nikolaz :

– “Vous n’êtes pas loin de la vérité avec vot salade ça a l’air d’une cuisine ! Lisez bien vos feuilles, là je vois primes de panier et plus loin on parle de fourchette. Y a pas de quoi attraper une attaque car partie comme vous êtes vous êtes sur le chemin” !

Tante Clémentine :

– “Evel just !

Puisque vous parlez de cuisine, posez votre œil un peu plus haut et vous verrez qu’on parle d’échelons et de palier ! Savited ! Vous êtes déjà dans la cuisine et moi je suis que encore sur le pondaller” !



Conversation II

Soaz – Toujours en cassant vot' cou alors ! Taleure vous serez é glar avant d'être en haut de la côte du cimetière, parement c'est là que vous êtes à aller ?

Marie-Jeanne – Oui, je suis à aller ! Vous avez vu ma rustar ! Enervée que je suis ; un grand réored-mez sur mon dos, si vous saviez !

Soaz – Qu'est-ce y est arrivé encore avec vous ?

Marie-Jeanne – Et vous n'avez pas su ? Y a quinze jours que je suis dans mon lit de retour !

Soaz – Avec vos jambes adarré ?

Marie-Jeanne – Non, je suis tombée avec mes escaliers et j'ai déhanché mon épaule ! Quinze jours sans pouvoir lever mes bras pour mettre ma coiffe ! Y a que ce matin que j'ai réussi à la mettre force-pennoz pour aller jusqu'au marché. Et voilà que je tombe sur ma belle-sœur Anna, la tréboulez qui met toujours sa bouche en treuffès et avec qui on est en froid ; une figure d'elle pour sauter de moi et me dire : j'ai assez à m'occuper de mes tombes de Tréboul sans venir chercher celles de Douarnenez, mais quand même, avec la honte, pas de buis sur pépère, c'est un peu fort ! Masque en place, la voilà partie !

Je suis restée tout talbaguée surtout que j'avais dit à Janine, ma fille, qui était venue nous voir le dimanche des Rameaux d'aller poser le buis sur les tombes avant de repartir sur Brest !

Soaz – Méchance qu'elle avait dijonjé !

Marie-Jeanne – Vouï !... pourtant elle m'avait promis. Je vous dis : ce sont pas des enfants qu'on élève ... des cochons ! Du coup, j'ai sauté chez moi prendre du buis et je vais le poser en courant !

Soaz – Si j'aurais su, je serais allée vous poser çà ! Mais j'aurais pas eu idée : chez nous on n'est pas gêné avec çà ; on est pas de l'heure à arroser not' monde ! Mais où vous avez trouvé du buis alors si vous étiez dans vot' lit pour les Rameaux ?

Marie-Jeanne – Avec Henriette, ma pauv' voisine du dessus ! Vous avez su ou vous avez pas su ? Elle est partie depuis !

Soaz – Partie ! Partie où ?

Marie-Jeanne – Ben, là où on met ceux qui sont chavirés ! Elle était en dépression depuis six mois, ma pauv' ! Son fils Hervé, ce pokès bonarien, lui a volé l'argent de son enterrement dans son armoire ! Henriette a été tellement travaillée avec çà que les nerfs ont pris le dessus !

Soaz – La pauv' femme ! Et qu'est-ce que cet anjorne a fait des sous ?

Marie-Jeanne – Pipisser méchance ! Il sait que faire çà, ce petit frère !

Soaz – Mais alors, vous êtes seule avec Guillaume dans cette grande maison ?

Marie-Jeanne – Allès da kridi ! Bientôt y aura plus personne à habiter la rue ! Mainnant y a plus que deux à être en hiver ! Ah, oui, l'été c'est plein avec les touristes ! Mais passé la Saint-Michel, boutès, plus un chat ! Mà, que voulez-vous : les enfants sont à vendre la maison des parents pour aller construire à la campagne ; plus élégant, méchance !

Soaz – Oh, oui ! Le monde est venu avec lui mainnant ...

Marie-Jeanne – Oui, trop doretour !



Soaz – Ouille, ma pauv' ! Regardez la couleur du ciel : un barré glao est à venir sur nous !
Je vais vous laisser là pour aller sauver mon linge disarré !

Marie-Jeanne – Moi, je monte ; glao ou pas : mon buis doit être posé ! Tant pire si je suis
glippar teil !

Jean PENCALET - Pâques 1978

Doaré a pemorc'h...

Les indigènes de la terre de l'Île n'étaient pas spécialement portés vers ceux de la campagne profonde. Rien ne pouvait les accrocher d'ailleurs tant ils étaient différents. Ne parlons pas de stronk, il n'aurait été d'aucun secours.

Mais il fut un temps, mémorable, il faut l'admettre, ou par la force des choses ces gens se rapprochèrent. Un troc s'établit entre eux, c'était : pesket, carbure contre kig-sall et amann.

Les penn-sardinn se firent marcheurs et leurs aptitudes pédestres les laissèrent même skodaigués puisqu'ils arrivèrent à dépasser les limites de Toul an drez et de Ménez Peulven où les menaient par tradition les promenades dominicales. Ils rendirent donc aux habitants des champs des visites intéressées et courtoises. Les ker à me voar étaient devenus des "Eldorado" à conquérir. Cela donna lieu à de petites aventures cocasses.

Je vais vous en conter une qui m'a laissé un heureux souvenir, comme quoi malgré la dureté de la vie il arrive qu'opinément l'on trouve le petit baume salutaire qui vous fait, comme l'on dit, aller de l'avant.

Toutes les ceuses de Douarnenez et de Navarre même qui ont sillonné la campagne donn à cette époque, vous diront sans faire exception qu'ils savaient dans quelle ferme on avait tué le cochon. En dépit de tout, le sens de la fête restait ancré dans les mémoires, il y a des habitudes qui ne se perdent pas facilement, la générosité naturelle prenait le dessus. Maîtres ou maîtresses de céans, c'est meumeustra, avaient toujours pour les pèlerins que nous étions, la formule magique du "deuz trè" devant laquelle on ne faiblissait pas, pas besoin deuz lavarç'h daou wech. Combien de seuils ont été franchis sur l'air "Tiens voilà du boudin" !

C'est ainsi qu'un jour, on devez hir puisque nous étions partis très tôt, juste je m'en souviens au moment où Gégène lui mettait sa barque à l'eau, il n'avait même pas eu le temps de nous dire "Brao an amzer" tant il était occupé à déloger sa chique de son bérêt et voilà qu'il était déjà trois heures à l'heure allemande sans avoir dégoté le moindre brin de mouche ou de vermisseau pour nous mettre sous la dent.

Nous eûmes la chance de rencontrer d'autres compères de notre acabit qui rusaient leurs sabots du côté du penty à Yann, le mével braz de la place, sans doute même l'avaient-ils rencontré et tenaient-ils la source de leurs informations de ce brave homme ... Apparemment elle n'était pas tombée chez des skoarn-gorc'h.

"Mabaë e ti Chann on est en train de tuer le cochon, nous on a passé tout à l'heure, il y avait des femmes qui traversaient la cour avec des seaux d'eau chaude, on est depuis un moment à roder par ici, mais on n'ose pas aller toser à la porte, l'homme était dans la cour à lorgner partout, une liou fall sur lui, si vous venez avec nous on serait plus facile pour aller à lui. Le mieux peut-être serait d'aller ramasser des châtaignes evit gottez, le temps à eux de finir leur keustrenn, le tout c'est d'avoir un morceau de lard à mettre dans la musette à d'ar guer".

On ne pouvait mieux parler, ainsi fut fait. Les châtaignes raêveds allaient peut-être accompagner une oreille de cochon. Pétraman on tamm a draon là où c'est fonnus. Bref, à chacun ses rêves, quand nous voilà sur le territoire de "Dame tartine"... L'homme était sur le pas de sa porte et pas de liou fall sur lui ! drôle avarç'h ! Méchanss il y en a qui ont la berlué et une téotek encore pour arranger les choses ! De quoi donc avait-il l'air ? d'un engoulement béat ? ou encore d'un beg braz souaizé ? Que non ! il avait l'allure plutôt kran et nous fessions de toutes nos narines les effluves environnantes sans pouvoir suspecter la moindre odeur de fourmach-œil, mais il y avait celle du kig-soubenn ! quelqu'un en ces lieux avait sans nul doute besoin de startigen.

Le mari de Chann sur le pas de sa porte avait plutôt l'air conquérant egiust eur kilhog, la crête ruz-tan, le plumage flour, de plus il semblait battre des ailes dans notre direction, si bien que notre marche héroïque devint triomphale, un vent de victoire nous porta var ar leur.

Puis, guidés par le fermier qui semblait voler, nous entrâmes dans le "sacro-saint", accueillis comme jamais nous n'avions été :

— "Mignonnez, vous êtes les premiers, on va arroser çà".

Et là, dans le lit clos de la salle commune, le huitième garçon de Jean-Marie reposait dans les bras de sa maman. Avec nos musettes et nos sacs de châtaignes nous avions l'air sûrement des bergers de la crèche car notre ahurissement se transforma en extase. Il fut suivi d'un débordement joyeux avec le lambic et le kouing.

Les bergers se firent rois mages car le petit Lannig devint prétexte à de nombreuses visites on alla même jusqu'à détricoter les pélerines et les couvre-lits en crochet de nos grand-mères pour lui faire des barboteuses.

On assista à la percée de la première dent, mais cela ne dépassa pas les molaires car les choses étant rentrées dans l'ordre, les tournées dans la campagne donn s'espacèrent heureusement.

Nous avons des nouvelles de temps en temps, ainsi on sût que le bidorc'hig était pensionnaire à Saint-Blaise.

La plus heureuse fût je pense Tante Clémentine qui revint un jour toute faoutée du pardon de Notre-Dame de Kerdevot, elle avait reconnu Lannig fiché brao iston, un chupen de glazik avec lui sur son dos, portant la bannière.

Le huitième fils de Chann et de Jean-Marie avait su grandir en grâce et en sagesse.

Yvonne JAOUEN



Comment Tonton Nikolaz nous conta la merveilleuse histoire de Joseph

Jos a va gannet e barzh eur vro où tout le monde était korc'hé gand an dour. Un pays plus loin que Kemper et sûrement pellarc'h que Roazhon et où il n'y avait pas la pluie comme chez nous ! Là c'était pas "Glaou atao" ce qui fait que les vaches n'étaient pas gâtées comme celles de Plomarc'h, alors les gens étaient obligés de courir buhenn avec pour trouver de l'herbe à leur donner.

Celui dont je suis était mab à Jacob et à Rachel, là, il y avait eu deux mariages dans la maison, des fois ça met les gens difficiles, surtout quand il y a des enfants.

Jos lui, était l'avant-dernier du deuxième lit puisque Benjamin an huni vihenn tout a zo deut goudé. Les aînés n'étaient que des teignouss, ils étaient jalouss de leur frère et ils passaient leur temps à faire la goape de lui. Hénné a va eur paotric sérius penn on denn, il savait voir les choses... c'est pas lui qui serait allé cacher de l'école pour courir les bateaux à Port-Rhu ! Sétu Jos a va gwell mad gand an Aoutrou Doué qui savait conter à lui avec des songes qu'il allait après expliquer à ses frères.

Il voyait des gerbes é barzh eur park qui venaient lui faire des révérences distaguellées, une autre fois c'était le tour de la lune et du soleil alors que lui, il était dans le ciel.

Ses frères disaient :

– Celui-ci sa tête n'est pas bien avec lui, d'où il est sorti ce mell fogassar là, il n'a qu'à aller faire du chistrou ailleurs divardise, ça c'est que nous prendre pour des mardis-gras !

Donc voilà la mourren en place avec eux pour un rien du tout ! avec certains on peut pas causer ils sont tout de suite à chercher noise ! Toutes ces konchennous là faisaient du trouz dans la maison et le père passait ses journées à mettre tout le monde à la raison, le pokez Jos était grondé avec Jacob qui lui disait :

– Fermez vot' bouche ma mab, touchantic vous serez flastré avec ceux-là, je suis fatigué avec ces bugalé tenn qui sont autour de moi, si ça continue vous enverrez mon corps au cimetière !



Mais là c'était tra d'obar. Et pourtant Jacob était mignonn à son petit Jos.

Un jour, les frères sont allés garder les bêtes et le père a dit à Jos qui était resté avec lui à la ferme :

– Ici c'est pas que flepper qui compte, allez voir, don mab, comment les autres sont les choses avec eux, ici, il n'y a plus un brin d'herbe, tout est diserré, traou treud partout, ceux-là ont dû filer plus loin et sûrement à l'heure qu'il est ils sont arrivés déjà au Ménez-Hom tout juste s'ils n'ont pas attrapé le pays d'où viennent les pilhaouers !

En effet, Jos marcha beaucoup et il ne faisait plus que ruser quand il les trouva. Ses frères en le voyant, dirent :

– Oh sell t'en piou a zo digoued ? ar teotek ! il est plus que temps de régler son compte à celui-là.

Et ils jetèrent le pokez kroadur dans un poull dour qui était à sec.

Mais une caravane passait par là, on sortit Jos de son poull pour le vendre aux Termagies qui le mirent sur un chameau, à kuit a ya direction : Egypte é ti aoutrou Pharaon. La caravane était bondée avec de l'épicerie bepp sorte genre : "Traou mad".

Arrivés en Egypte, ils s'arrêtèrent devant le palais et là ils vendirent Jos à "Petit Far le mével braz".

Jos a va eur pod brao, setu an Itron Petit Far ses yeux tout lintrés, huel an tamm gati est venu lui faire de l'œil, celle-là c'était une madamic sur le ton qui passait tout son temps en lichouseries et à faire son corps. Il y a beaucoup des ceuses comme ça autour de vous et que vous ne contenterez pas avec une soubenn rous laezh, moi j'appelle du monde comme ça des kaillarenn ! parce que quand vous allez chez eux, tout est flairius, beau mettre du sent-bon, le seau est toujours plein derrière l'armoire ! que à attendre tout des autres ! et quand elles sortent, il y a des belles moumoutes avec elles ! les poked diaoul qui tombent sur des loudourenn comme ça sont savited ! vous les voyez pas mais ouvrez grand vos yeux, ça ne manque pas parmi les fleppen qui sont par là à habiller les gens propres.

Jos n'a pas été long à voir à qui il avait affaire. Il ne serait pas allé se mettre de cette effrontadenn là ! une mam à reuz breign !

Elle a été tellement vexée que Jos ne faisait pas cas d'elle qu'elle n'a pas été long à lui tailler un chupenn, les prunes qui étaient en pendant d'elle avaient pris un coup !

Elle est allée dire à son mari que Jos n'était que un pitoar, qu'il n'arrêtait pas de lui tourner autour et de la flarotter.

Petit Far est parti enarch-pill et sclappé Jos tout skodaigué é barzh ar prichonn.

Sétu Jos neuzé paqué fall, mais les gardiens l'aimaient bien puisqu'il savait conter des jolies histoires et des choses vraies.

Pendant ce temps, les frères de retour à la maison avaient fait croire à Jacob que Jos avait été lonké par un loan-gué qui n'avait pas été long à le diraster et à faire du pillou de lui ...

JOS A ÉTÉ LONKÉ PAR UN MELL LOÄNN GOUÉ!!





IL FAUT METTRE DU POISSON
ET DU LARD A SALER DANS
LA BAILLE ... HA CHOM DA
VOND GOUDÉ ...

Puis un jour, le Grand Pharaon ar Mestr, n'a pas pu fermer son œil de la nuit que ribouller dans son lit et à faire des cauchemars spontus, traou skrijuss ! la grande peur sur son dos, la kren-nasse, la fézenn ru avec lui ! Il voyait des vaches, des grosses monmons lard-pill et des maigres toutes distrugées comme des spinecs. Les maigres sautaient sur les grosses et les mangeaient en une seule bouchée. Après c'était encore la même chose avec des épis, les ratouss avaient le dessus.

Le mell Pharaon était chaviré, tout le monde se demandait quoi faire de lui tellement il devenait tenn, il ne mangeait plus son café trempé, son katreure restait sur la table, Madame Pharaon chauffait à lui du lait de poule, rien ne descendait. Elle usait son derrière à courir chercher du Kouing-aman ou du fourmache chez Herlè. Les choses allaient goassades ! fini de faire le gaolek par là, il ne faisait que Klemmouser, un pao-koll fini ! il ne lavait plus sa figure et sa fausse perruque était à dreuz sur sa tête, epress stade ! pokez-martyr sod !

Puis un des gardiens de la prison a dit :

– Moi je vais vous dégoter un dégourdi, pas un beg braz, un qui ne sera pas long à chasser vot bomm-nouze. Là dans la prison, il y a un qui est en train de moisir. La vérité est avec lui, ar gwirionnez !

Dalt voilà Jos qui dit :

– Aoutrou, Pharaon ici d'après ce que je vois c'est la misère qui est à venir sur not' cou, an amzar treud, ar galliou, an diaoul, ar gurunn a gua rest, il faut mettre du poisson et du lard à saler dans la baille, après vot tête sera tranquille avec vous, chom da vonn goudé ...

Du coup le Pharaon a mis sa bouche plus facile et sa femme en a profité pour lui donner une belle savonnette Malacéine pour laver sa figure car elle commençait à avoir donjar de lui.

Jos est monté en grade du coup et il est devenu un genre de contre-maitre comme chez Béziers, on lui a mis une belle zay, une bague marpliche ! oui, mes enfants équist eur pab ! on lui a trouvé eur vohez vrao et après il y a eu plein des petits Jos dans la maison.

Mais ses frères dans leur pays eux n'avaient pas à manger et ils se sont dit :

– Et si on allait voir du côté de l'Egypte ? Allez berc'h deï, mom kuit !!

Comme Jacob, lui, était devenu vieux il fallait qu'il reste à la maison, mais le petit bidorc'hic Benjamin a fait la comédie il voulait aller aussi, si bien que le père a cédé et il a suivi les autres. Pour les aider Jean-Louis du Juch était venu avec sa petite charrette, tiré ses sabots avec lui et acheté des spartiates.

Donc les voilà qui font toc-toc ti ar Pharaon ... Ils ouvraient des grands yeux melardit : électricité partout, la T.S.F., une automobile "Delage" dans la cour, le téléphone et plein de krak-lakichen à aller et à venir !

Jos reconnaît ses frères qui viennent chiner avec lui, mais eux ne le reconnaissent pas. Jos se dit : Je vais voir s'il y a un peu plus de furness avec eux et il leur dit :

– Pokez malivurus ! Je veux bien vous donner à manger, mais vous n'êtes peut-être que des espions ! alors en attendant, juste le temps de faire mon enquête, je vais prendre Benjamin ici avec moi en otage.

Ses frères se jettent à ses pieds en lui disant : "Ne faites pas cela, notre père en mourra". Là Jos a vu combien ils avaient fait des progrès et leur dit :

– C'est moi Jos votre frère, vous aurez du boued avec moi, allez vite chercher an tad coz et envoyez-lui de ma part du tabac carotte, du tabac prisé, des figues, tout pareil comme on met à Tonton Nikolaz dans son panier pour aller en mer. Et quand vous reviendrez avec lui on ira ensemble à la pêche et l'on dira à Tante Clémentine de faire un grand frikou, du ragout prainnes, des frites à l'huile. Même Madame Petit Far sera invitée, on la mettra e kichenn le grand Pharaon à table et Tonton Baptist viendra chanter "Frou-Frou" ou "La Caissière du Grand Café" à peur'ch deuz auto .



DIALOGUE DES ENFANTS APRÈS L'HISTOIRE DE TONTON NIKOLAZ...



– Une coiffe comment avait Madame Petit Far ?

– Une coiffe ? où vous êtes Bugalé ? Il n'y avait que avec elle des tog da bagat luyed avec des moustiquaires sur le devant, des plumes, des fleurs, le garde-manger avec elle sur sa tête ! et parfum "Suivez-moi" une des premières par là à avoir coupé ses cheveux, des muzellou ru, des dents en or, la pommade, du céruse, du minium, coltar, bleud, a gua rest ...

– Et Madame Pharaon ?

– Une Douarmeniste fichée qui mettait son châte-tapiss tous les jours même pour aller aux halles faire son marché, un petit chignon start sur son cou traou renké mad gati.

– Et les frères de Jos ?

– Des pipissik qui passaient tout leur temps à courir la route neuve.

– Et le grand Pharaon, comment était-il habillé ?

– Eguist eur eskop sauf qu'il avait une perruque, il avait eu la toque quand il était petit et il avait perdu tous ses cheveux, un homme plein la main, il avait fait installer l'eau dans tous les bénitiers des églises du temps qu'il habitait Paris.

– Et monsieur Petit Far ? Comment était-il ?

– Comme les commis- voyageurs qui viennent faire l'article chez Tante Louise, des guêtres avec lui sur ses souliers, un fri-tabac qui allait avec la gloire et qui avait oublié d'où il était sorti !

– Jean-Louis du Juch avait acheté des spartiates ?

– Oui mes enfants et un canotier presque aussi joli que celui que Mémère avait acheté à Tonton Nikolaz pour faire sa première communion.

Réflexions de Tante Clémentine après l'histoire :

– La dernière fois que vous avez raconté vot konchenn, Madame Petit Far était en Fouesnantaise et le grand Pharaon avait un chapeau de Lantic. Ce serait plus facile pour vous de mettre tout le monde en kiche-ker. Enfin j'ai cru comprendre qu'il était temps à moi d'aller vous acheter des spartiates comme celles que Michel avait dans ses pieds l'été dernier pour aller à la Troménie.

Karpates, Kramponnez et Kataplamb...



Gégène revient de l'école et retrouve sa mère en train de laver à Poul-Apic.

— Ma ! et c'est à cette heure-ci que vous êtes à venir ? Landonnarc'h ! on vous a gardé en pénitence ? Je ne trouve pas drôle, vous avez dû souaizer sur vot'cahier, tombé dans le plat de ragout quoi ! il s'ra temps bientôt à vous de tronsser vos manches pourtant pour mettre vot'corps au travail !

— Ben j'ai pas trouvé les Karpates.

— Ca ne m'étonne pas, vous ne savez jamais où vous mettez vos choses ! Né ket tout du coup vot mern-vihen est resté sur la table, heureusement j'ai passé chez Anna la crêpière poser votre assiette.

J'ai eu des raisons avec elle. Je suis allée lui dire de vous faire des krases et pas des kataplambes pour rester sur vot' estomac comme la dernière fois. J'ai dit de trop ... C'est resté en travers avec elle puisqu'elle a mis ça sur le compte de la lune. Sensément vous aviez du draibonde ou des épingles quelque part puisque vous ne reposiez pas sur le banc.

Mabaè Anna a raison, je vois qu'il y a un cercle blanc autour de vot' beg. Mémère va vous faire un collier d'ail.

Dépêchez-vous de rentrer si vous ne voulez pas tomber sur le mauvais homme par là. Veillez sur vos crêpes et laissez pas passer vot' tour. Ici la nuit est à venir sur moi et j'ai les habits de stronk à débarrasser.

Poenn dérapi ou bien Phine va me dire encore : "Gwalhérez-noz !"

Conversation III

Soaz — Et alors Marie-Jeanne ? Avec vous y a une figure, pire que celle du temps !

Marie-Jeanne — Et c'est vous Soaz ! La vérité comme elle est : j'ai mon masque en place ! Enarge pille, je suis ! Pensez que depuis ce matin je suis à avoir des raisons avec le monde, spontus !

Soaz — Pas avec Guillaume, méchance ?

Marie-Jeanne — Si, avec lui pour commencer !

Soaz — Han ! moi je croyais qu'avec lui y avait biken un mot plus haut que l'autre : un bon garçon comme çui-là !

Marie-Jeanne — Vouï, en dehors de la maison, c'est un homme plein la main, mais dedans il est que comme les autres aussi ! De toutes façons, quand il y a du raval avec nous, c'est toujours à cause de sa sœur Anna ! Sensément, d'après lui, je peux pas la fésser ! Je suis toujours à la critiquer, toujours à dire qu'elle est une mange-bazar ! Comme si j'étais tellement gênée avec celle-là ! Et Guillaume toujours à la défendre !

Soaz — Anna, la tréboulez ?

Marie-Jeanne — Oui, juste ! La beg-prainne qui est restée sur son glud si longtemps et trouvé un de la Méta sur le tard avec elle ! Pendant que j'étais à faire mon premier tour de marché elle a passé par la maison ! Elle était à venir de la Rurale, elle avait été tirer des sous pour payer sa tombe neuve ! Jamais on m'avait dit qu'elle était à arranger sa tombe, bien sûr ! Pourtant elle était prop' encore ! J'ai rien dit ... que seulement que à se trouver comme elle se trouvait, elle avait dû faire un sacré grand monument !

J'ai pas dit plus, pas çà hein, et voilà Guillaume énarge à me dire toutes sortes de choses épouvantables ! Vous savez pas quoi il a osé me dire pour finir : que si j'étais jalouse-pille de sa sœur, c'est parce qu'elle était trop distaguellée pour moi !

Mais j'ai sur quoi lui répondre ; je lui ai fait alors : distaguellée ! distaguellée pour trois mois à Paris ! Çà, cest que du genre ! Et d'abord vous, vous pouvez pas juger : vous êtes que un tréboulard massif ! Et je suis partie dehors en stoquant la porte !

Soaz — Oh, oui ! Le monde est spontus avec ses tombes mainnant ; des millions à mettre sur leur ventre, ils seront plus avancés ! Spontus, pas ! Ils savent pas quoi faire de leurs sous ?

Marie-Jeanne — Se trouver ; se trouver, je vous dis ! Des toul orgouill !

Soaz — Le monde devient boum ! Ma ... et alors, vous avez eu un aut' pég après ?

Marie-Jeanne — Vouï ! Fini avec Guillaume, en sortant de chez moi, je suis tombée sur Hervé, le fils d'Henriette !

Soaz — Han, je vois qui ! Vot' voisine du dessus ! Vous m'aviez dit qu'elle était en dépression !

Marie-Jeanne — Juste ! Et le fils de sauter de moi pour me dire : écoutez don ! C'est vous qui êtes à dire au monde que c'est moi la cause si ma mère a les nerfs malades ! Mais quoi, je lui fais ; me dire ça à moi ! moi je suis jamais à habiller personne, à dire rien sur qui que ce soit ! Ah, vous me talbaguez ! Vous pouvez demander à n'importe qui : jamais je suis à fistiller sur le dos du monde !

Et même si j'avais dit ce que vous me dites...c'est que la vérité comme elle est ! Vous êtes que un mell-fainéant, toujours à user vot' mère pour lui manger sa pension ! Vous avez fini de faire de vot' corps : il est plus que temps de le mettre au travail !

Et alors il me dit : vous voyez comme vous êtes, je travaille méchance !

Vous ? Travailler ? je lui fais ... vous êtes bon que à ruser vos sabots sur le port et à pipisser davad ! Tenez, hier vous êtes allé dehors avec vot' seau à sept heures moins le quart du soir et il était onze heures passées quand vous êtes revenu avec ! Et y avait avec vous ! C'est ça vot' travail, parement ! Peut-être que vous êtes payé par le Syndicat d'Initiative pour aller promener vot' seau devant les touristes, pour faire couleur locale ? Eh ben, là je vous dis, il est resté tout skodagué !

Soaz — Gastou Marie-Jeanne ! Vous vous savez causer avesson, mar plich !

Marie-Jeanne — Il est parti ; avec la honte sur son dos, sans ouvrir sa bouche, samma ! Bon, c'est pas tout maintenant que ma rustard est tombée, je vais aller chercher quelque chose à mon diner ! Quelque chose que Guillaume crave dessus ... pour faire rentrer les cochons !

Jean PENCALET — Septembre 1978



Chaviré!!

Tonton Charles n'arrivait plus à mettre la bouette sur les hameçons, à la belote boutez ! memeustral ! Il ne faisait plus que tarlucher sur ses cartes et lui qui n'avait jamais été un denn-lor était plus que ravagé.

On lui disait de l'heure et Tante Marie la première :

– Quoi ! Vous êtes à peser du tabac ? deut koz péra ! vos yeux sont à vous jouer des tours !

Alors il a bien fallu que Tante Marie prenne l'affaire en main :

– En prenant la satoesse à midi au champ de bataille vous serez à une heure hanter à Kemper ti un "ocu-bennag" a peoc'h goudé. J'ai sorti vos effets-propr, tirez vot jiletten mod-koz et profitez du coup pour mettre le rochedig que j'ai acheté pour vous "à la Pensée" pour aller au pardon de la petite chapelle où Germaine a sa ferme. Filez tout droit et dispignez pas à l'avance tout vot argent-sul.

Ar gwirionez ! il fallait y penser, les choses comme elles sont !

Tonton s'est donc rendu chez l'homme de science comme il ne s'en trouve qu'en cette bonne ville où be zo tud desket et il rentre chez lui tout ragainné.

Tante Marie lui demande :

– Petra neuz lavar d'horc'h ?

Tonton Charles :

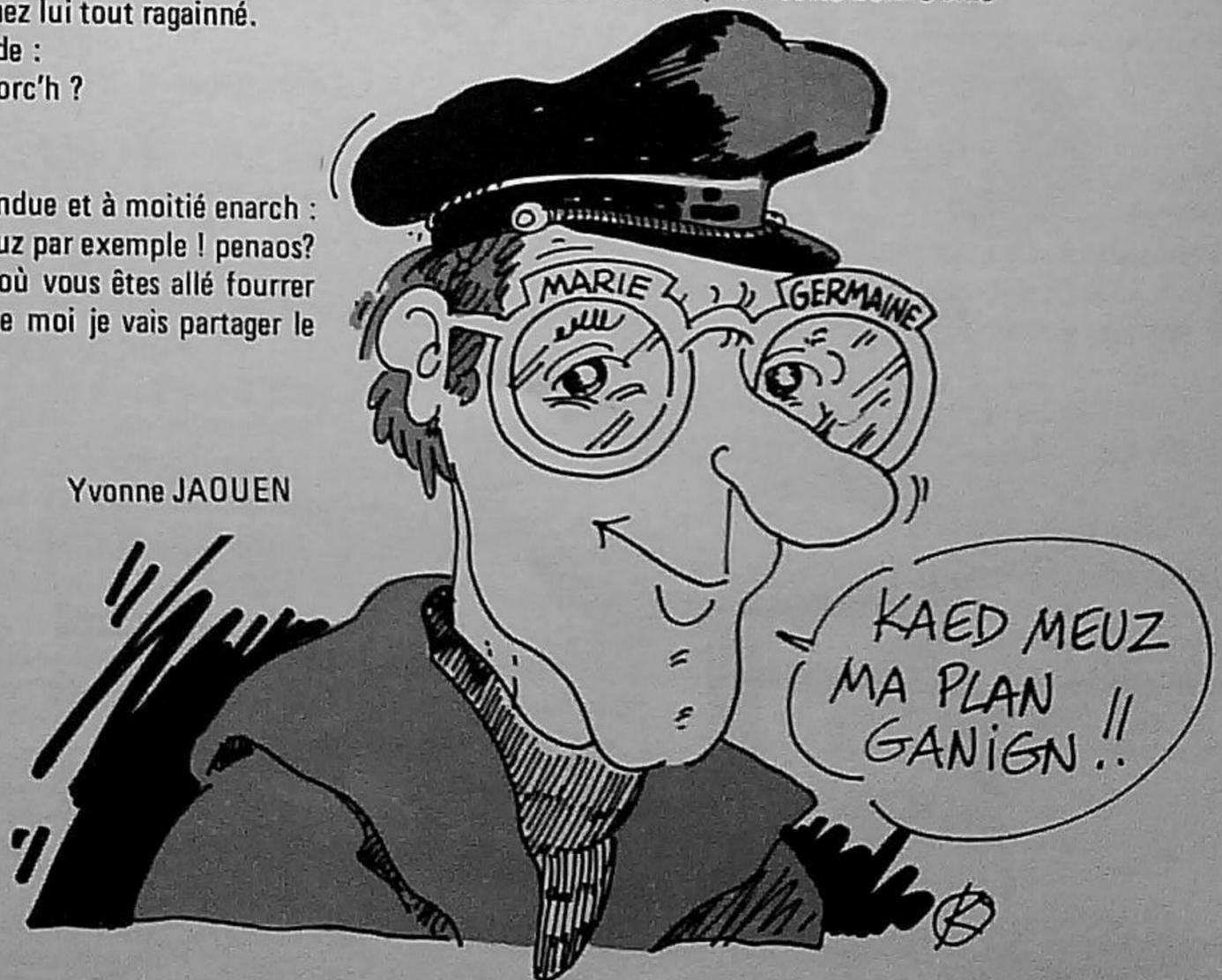
– Double foyer.

Tante Marie toute brondue et à moitié enarch :

– En voilà un loan-louz par exemple ! penaos?

koled o penn ? double foyer ! où vous êtes allé fourrer vot derrière ? Ne croyez pas que moi je vais partager le ragot !

Yvonne JAOUEN



Histoire de Sauvetage...

Il n'y avait jamais eu à Douarnenez un homme aussi gentil que ce Fanch là ! On dit le cœur sur la main ; un bon bonhomme toujours à rendre service à autrui : un comme on en fait plus, le moule est cassé !

Il était cité en exemple, par les femmes dans toutes les maisons du quartier et même de la ville :

— Ouille, çà c'est un homme bien ! Il m'a pris de mes mains ma voiture à linge dans la krären du Port-Rhu quand il a vu que j'avais perdu mon haleine à pousser dessus !

— On dit un charmant, il a réparé amzar posi la serrure de Tante Hélène qui pouvait plus kleffer !

— Il a aidé Jean-Marie qui était adarrè méo-dall à retrouver sa maison ; sur son dos il est venu avec lui !

— Il a donné tout sa cotériade chez Marie-Josèphe car là il sait que y a pas un radis rose !

— Oh ! quelle chance elle a Marguerite (l'épouse de notre héros) d'avoir un mari si bien ! Est-ce qu'elle méritait çà même ?

Quel concert de louanges pour Fanch sans compter les comparaisons au détriment des autres hommes :

— Ah ! si mon mien était que le dixième de Fanch !

— Hein, cochon ! C'est pas vous qui viendriez m'aider, comme Fanch fait à sa femme ! On peut se tuer devant vous à travailler, vous n'avez même pas idée à lever vot' petit doigt !

— Mais qu'esse j'ai fait au Bon Dieu pour avoir un maël fainéant comme vous ; allez prendre de la graine de Fanch !

Malgré cela les hommes du quartier ne tenaient pas rigueur à Fanch car c'était un gai compagnon, toujours à faire rire le monde et payant à boire facilement. Il était comme çà ! Il était comme çà : c'était dans sa nature, quoi !

En tous les cas, par un bel après-midi, Fanch était dans sa cour, son derrière posé tranquille avec lui, à ramender le filet de son voisin Mathieu — celui-ci avait trapé un hameçon dans son doigt qui avait tourné en panaris et c'est pas sa femme Soaz, une donn de la campagne qui aurait fait non plus, une tout juste bonne à remplir les aiguilles, alors Fanch, le charmant, s'était proposé — et il se trouvait bien, un rayon de soleil sur son dos, la pipe à la bouche à travailler aise perdu dans des rêves plus ou moins.



Soudain Valentine, la fille de Thérèse une autre voisine de la cour arriva en cassant son cou :

— Tonton Fanch ! Tonton Fanch ! Est-ce que tu peux venir tousuite aider manman ? C'est pressé !

— Bien sûr, répondit Fanch, en posant son aiguille ; je suis à venir ! Qu'est-ce i' faut faire à ta mère ?

La petite Valentine lui montra du doigt le toit de la maison et Fanch aperçut alors, plus brondue que de coutume, Thérèse la moitié du corps hors d'une lucarne du toit.

— Quoi il est arrivé avec vot'mère, ma merch !

— Ouille, Tonton Fanch ! Manman, elle est coincée dans la fenêtre et elle peut plus rentrer son avant-cœur dedans la maison ! Elle a voulu voir si le bateau de papa était pas à rentrer au port et çà fait une demi-heure qu'elle est à se tuer à chercher revenir dans la mansarde...

Il faut vous dire aussi que cette Thérèse avait de quoi remplir l'embrasure d'une lucarne ! Ah, celle-là n'était pas un chinge-gomm ! Fônus par devant, fônus par derrière, rondig de partout et en particulier du côté de ses poumons qui maintenant refusaient de se laisser comprimer pour permettre la réintégration de Thérèse dans le grenier.

Et la pauvre malheureuse qui commençait à trouver son temps long vu sa position difficile, quand elle a aperçu Fanch à son tour, elle a commencé à bleuyer :

— Fanch ! Oh, Fanch ! venez à mon secours, par pitié !

— J'arrive ! il a répondu et ... Fanch est arrivé ... à rouillou, tenant dans ses mains la grande échelle d'un couvreur du quartier. Posée l'échelle de contre le mur et voilà notre héros dessus le toit.



Alerté par les chouadenns de Thérèse, tout le quartier était venu à sa fenêtre ou sur le pas de sa porte :

- Omma ! Péra zo choarved ga Thérèse ?
- Celle-là est coincée, sûr ! La pokès martyr soad !
- Oh ! Sell tan, Fanch ! tousuite à la sauver !
- Ah ! sur çui-là on peut toujours compter ! Çà, c'est un homme prop' !

Mêmeustra notre Fanch était un peu embêté sur son toit, non pas tant à cause du vertige mais quant aux moyens de décoincer la malheureuse Thérèse. Et il n'y avait pas trente six façons, même pas dix, même pas deux ; il n'y en avait qu'une seule ! Il s'agissait, bien sûr, d'appuyer sur les deux globes plus que proéminents de Thérèse pour que son buste aie les dimensions adéquates pour repasser la lucarne !

Enfin quand on est obligé, on est obligé ! Et Fanch s'affaira donc comme il le devait auprès de sa voisine mais il lui fallut quand même une grande demi-heure d'efforts pour réussir son dramatique sauvetage.

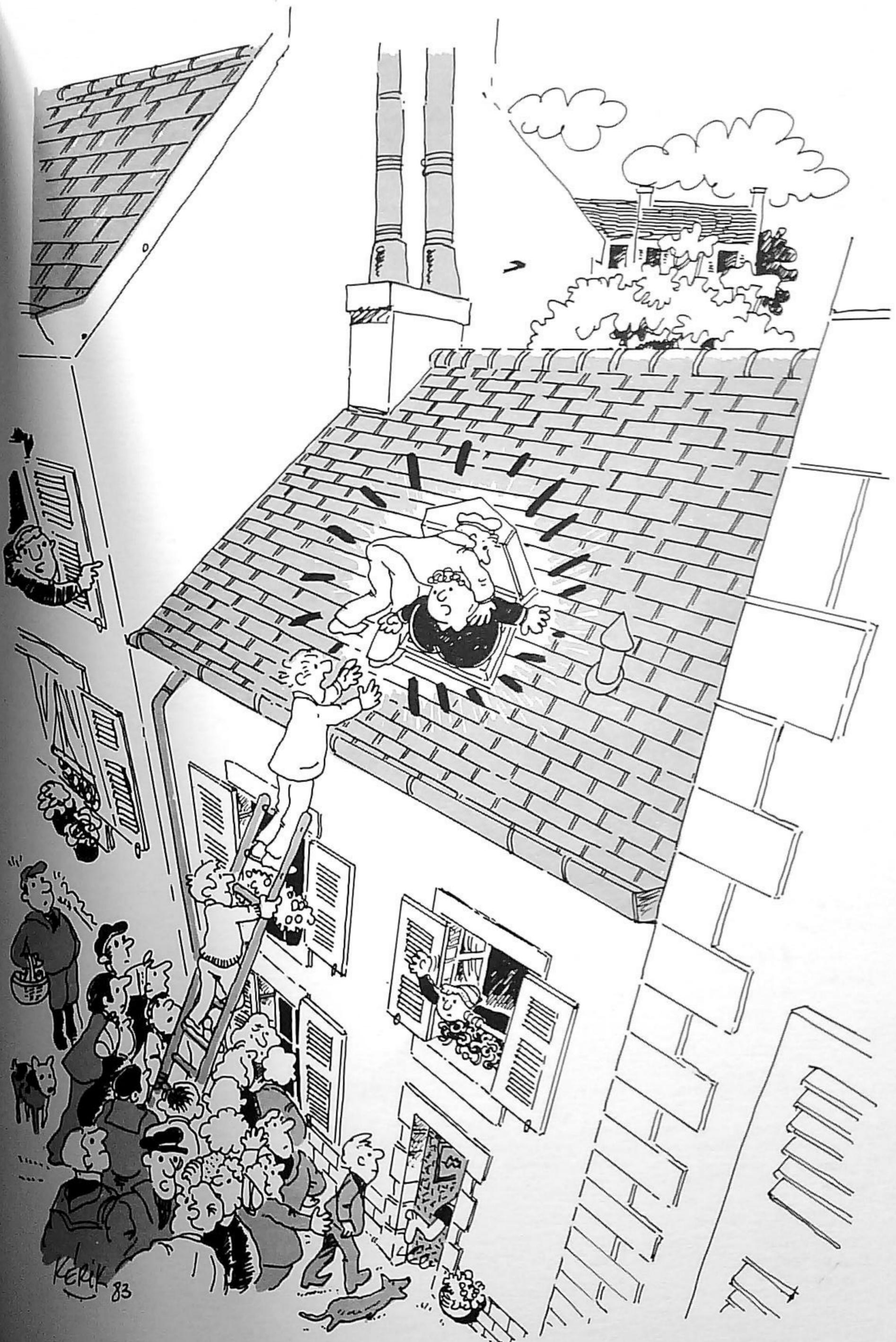
Pas si dramatique que cela car dans la rue, le nez en l'air, il y avait arouenn de monde à suivre avec une grande attention les évolutions de Fanch sur le toit tout en faisant des commentaires appropriés et de crever leur ventre de rire :

- Gastou, sell Fanch ! Là, il a plein la main, hein !
- Pour mainnant, il doit être en nage à se dépenser comme il fait sur les poumons de Thérèse !
- Ma, il va tout la blonser à la mallorder comme il fait !
- Après faudra frictionner tout çà avec l'arnica ! Fanch ira encore sûr car çà c'est un bon garçon !
- Mà, comme çà il aura encore plein la main, allès da gridi !

Une fois le sauvetage accompli, Fanch redescendit son échelle sous une véritable ovation tandis que la malheureuse Thérèse allait cacher sa poitrine et son honneur blessés.

Bientôt notre héros devint dans le quartier Fanch- plein la main, et si aujourd'hui on dit à Douarnenez en parlant de quelqu'un de gentil, de serviable, de charmant quoi : c'est un homme plein la main, c'est à Fanch (et à Thérèse) qu'on le doit ! Et cela fait une expression de plus pour notre langue !

Seule Marguerite (l'épouse de notre héros) lui fit longtemps la mourren. Elle, plate comme une silienn, trouvait toujours à lui dire : " je suis sûre et certaine, ma main au feu, que vous avez mis plus de temps qu'il vous était nécessaire avec Thérèse ! Pour une fois que vous avez de ces choses-là à tarasser !"



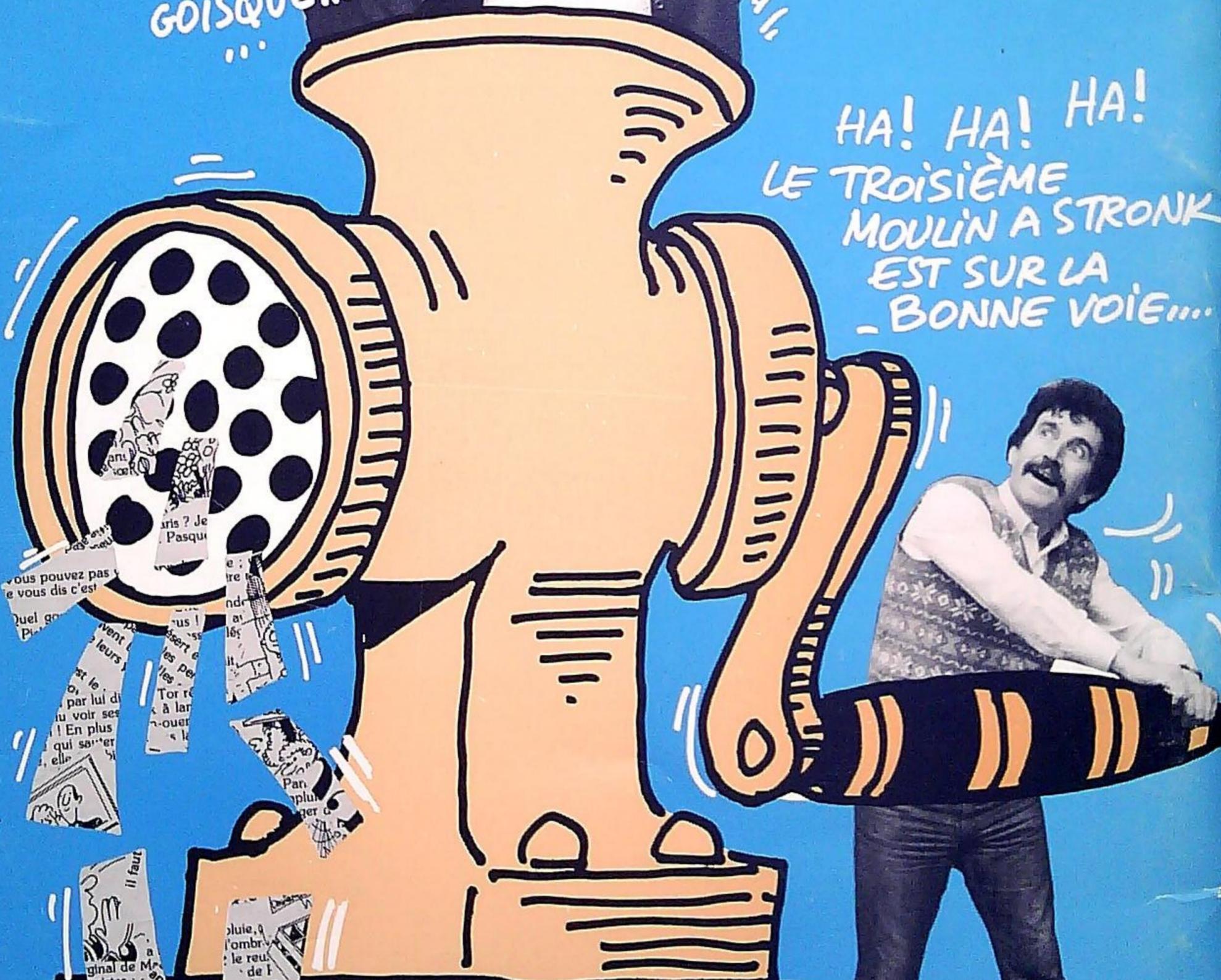
KERK 83

AU SECOURS!!!
AU SECOURS!!!
ON VA ÊTRE
FLASTRÉ!!!

CHÉYÉVEILLE.....
PÉZ ABADENN
Y'A SUR NOT'DOS
AVEC NOUS....

ON EST TOUT
GOISQUÉ!!!

HA! HA! HA!
LE TROISIÈME
MOULIN A STRONK
EST SUR LA
BONNE VOIE!!!



vous pouvez pas
e vous dis c'est

aris? Je
Pasqu

Marie-Jer
pet à plo
eau.

Très bien
non vivre s
alister, après-

Je les
circu
peu de
re da
ée av

Appelé les
on l'enterra
lé d'enterr

renfort
-gall! Et co
avait des

Finalm
avait des